



LES ALLUMÉS DU JAZZ

2, rue de la Galère - 72000 Le Mans • Tél 02 43 28 31 30

E-mail : all.jazz@wanadoo.fr • Site : www.allumesdujazz.com

NUMÉRO 33

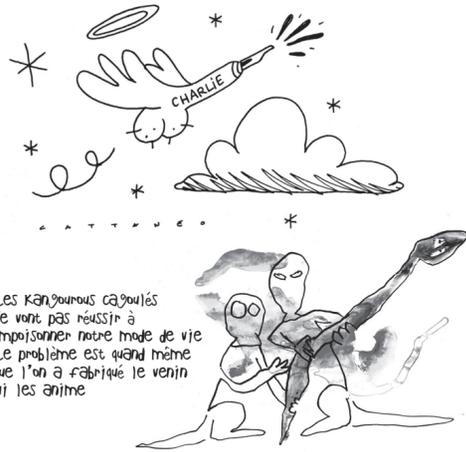
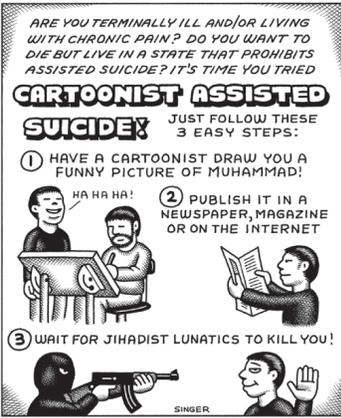
**MAIS NON ON NE VOUS AVAIT
PAS OUBLIÉS... ON RAMAIT!**



Illustration de Matthias Lehmann

... de Laurel, Andy Singer, Cattaneo, Ramuntcho Matta, Efix, Gabriel Rebufello, Johan de Moor, Jazzi

Cette nuit j'ai rêvé que j'allais voir l'équipe de Charlie dans les locaux de Libé et que je leur proposais mon aide.



D'abord, on comprend pas. On veut pas comprendre.



Et puis soudain, on réalise...



... on sait pas trop comment réagir.

Alors, forcément, on fait n'importe quoi.

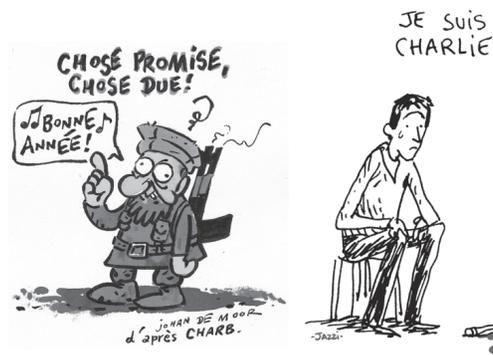


Et tout s'écroule.



Après, ben, on mouche son nez, on essuie ses larmes, on se raisonne, on "évite les amalgames" et on se souvient...

On pense aux couvertures, on revoit les articles, les dessins, on imagine quelle marque de respect "nos" morts auraient apprécié. On se rappelle, bien sûr, du "bal tragique", mais aussi de cet envoi d'une couronne "Nara Kiri, en vente partout!" pour l'enterrement de Coluche filmé par toutes les caméras de France... On re-re-réalise tout ce que ces gens ont apporté à la pure deconne, comment l'élégance de leur humour, leur talent, nous a façonnés. Et, comme les sollicitations pleuvent, on essaie humblement de rendre hommage au manque à venir avec un petit dessin.



De gauche à droite : Gérard Marais et Fabrice Postel lors de l'enregistrement de *Natural Reserve*, 2001

FABRICE POSTEL, L'AMI HOPI

Texte de Gérard Marais . Photographie de Magali Marais

Mon vieux Fab, Te voilà parti en ce lendemain de la manifestation du 11 janvier que tu aurais aimée. Toi, l'homme du XX^e siècle, moins à l'aise avec le nouveau... Ce samedi, après un hommage dans cette maison du Gâtinais que tu avais rénover avec tant de goût, qui était tes racines, familiales, affectives, tu t'en es retourné poussiérier... Et nous en sommes inconsolables...

Amoureux des grands voyages, des tournées interminables, des tours du monde, Fabrice Postel était l'homme des départs et des retours, souvent pour des raisons professionnelles... « Ziwatanero » (je ne suis pas sûr de l'orthographe) était pour lui le symbole des nulle part lointains. C'était aussi une manière de vivre avec classe les rencontres avec des amis proches, lointains et de conjurer les mauvais sorts.

Mais la porte qu'il préférait franchir était celle d'un studio d'enregistrement. C'est là que je l'ai vu le plus heureux, le plus rayonnant. Bref, le mieux dans sa peau. Quand il s'essayait aux commandes d'une console Neve (la « Rolls » des consoles, aimait-il à dire) et qu'il mettait le Studer plein gaz, il devenait le commandant de bord sur lequel on pouvait compter. S'il proposait de refaire une prise, on pouvait lui faire confiance : il fallait la refaire. S'il disait que c'était « bon » : on pouvait passer au morceau suivant. Et c'était avec gourmandise qu'il dirigeait son avion/console. Ce plaisir de l'oreille à travers la matière sonore, c'est cela qu'il aimait faire partager, à ses amis, au public.

Fabrice est devenu producteur des musiques qu'il enregistrerait parce qu'il ne voulait enregistrer que les musiques qu'il aimait. Et comme il ne faisait rien à moitié, il est devenu un mécène, un producteur de jazz en France, c'est-à-dire un HÉROS... À une époque où il gagnait très bien sa vie en créant de l'événementiel pour le constructeur Renault, il aurait pu, comme tout le monde, acheter une résidence secondaire, un bel appartement, etc. Mais comme il n'était pas tout le monde, il a créé un label, la maison de toutes ses envies musicales, le LABEL HOPI.

Il y a produit et enregistré beaucoup des musiciens français et européens qui ont compté ces vingt dernières années. Cette magnifique aventure aura duré dix ans et, avec raison, il en était très fier. Avec raison, puisque désormais, et sans être pompeux, ce travail fait partie de l'histoire de la musique. Les artistes étant parfois, souvent, un concentré de mégalomanie abyssale et de doute profond (ou le contraire), il est difficile pour eux de trouver le rez-de-chaussée, le plancher des vaches. C'est là qu'un langage direct est bienvenu.

Fabrice avait assuré la sonorisation d'une création dont j'avais la charge au festival de Marne-la-Vallée en 1989. À la fin du concert, il est venu me voir et il m'a dit quelque chose comme : « J'ai beaucoup aimé. Il faut absolument enregistrer cette musique ». Il me souviendrai toute ma vie du bonheur que m'a procuré cette situation. Ne pas avoir à convaincre, ne pas avoir à quémander, en un mot, voir son travail devenir un objet de désir. Le luxe. Et cela a donné *Katchinas*. Une dizaine de disques ont suivi jusqu'en 2001 et *Natural Reserve*.

En 2012, le 22 décembre, Fabrice avait assisté à la « création » de mon nouveau Quartet au Studio 104 de La Maison de la Radio pour l'émission de Xavier Prévost pour France Musique, « Jazz sur le Vif » et le virus l'a repris. Il a réussi à trouver un Label (Cristal) et une partie des fonds nécessaires à la production. Il a réussi à me convaincre que ce projet était vital. Le 12 septembre, on lui diagnostiquait un cancer grave. Le 15 nous rentrions au Studio du Val d'Orge. Il assista malgré ses souffrances à une séance. En novembre, sous chimiothérapie, et malgré une fatigue terrifiante, il fut présent au mixage. S'est éteint le 12 janvier et *Inner Village*, cet opus qu'il a porté de son amour et de son énergie vacillante et qui sortira le 7 avril 2015, restera comme son ultime et posthume testament musical.

Salut Fab, mon frère, encore bravo et merci. Le 17 janvier 2015

ALLUMETTE FAIT DES ETINCELLES!

EPISODE 11 : LET'S TWIST AGAIN PAR : Efix + Jiair

Normalopolis News
Votre quotidien hebdomadaire
Organe officiel de la liberté de la presse
Enfin un rythme commun à tous les habitants de Normalopolis
Premier succès de l'ALGO RYTHME
Grâce à l'algo rythme plus besoin d'effort, nous choisissons les meilleurs pour vous. Fini les tracas des interrogatoires multiples, divertissons-nous ensemble!

Carforama
EVOS ENIES PRENIENT RYTHME!

amazon
Google
MINISTÈRE DES PRIX

OREP
IN RYTHME

BOM BOM BOM
PEUNG BOM

Des unités spéciales avaient été créées pour guider toutes et tous vers l'Algo Rythme, afin de garantir un simple bonheur général.

Mais ce bonheur parut rapidement fade à plus d'une et un.

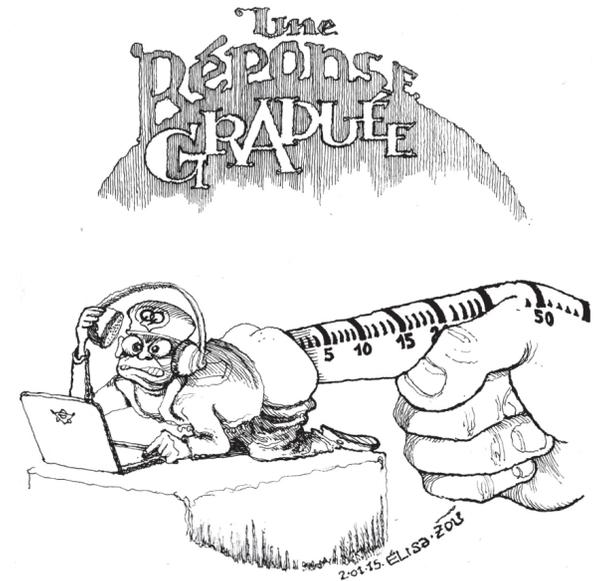
Il existe parfois de simples solutions, des amores! (* Art Blakey - 1957)

Texte d'Albert Lory
Illustrations de James, Julien Mariolle, Zou, Gabriel Rebufello



Auparavant, pour situer le domaine des artisans et autres jokers non alignés et survivants, on parlait de « chapelles », par opposition aux grandes cathédrales de la consommation. Les toutsous, plus fidèles que les fidèles, et surtout plus minuscules, font la niche-ta-mère aux ecclésiastes. La niche est pour le chien, chacun habite son anagramme. La ministre de la culture souhaite que soient inventés « des catalogues ergonomiques de niches ». Les chiens « qui se dérangent quand ils sentent la compagnie »* espèrent bien y cacher quelques os.

* Léo Ferré



Très à la mode aussi, la « réponse graduée » à ne pas confondre avec la « réponse gradée » dont la tendance peut s'avérer moins progressive. On parle d'abord de « réponse graduée » pour le dispositif pédagogique de rappel à la loi mis en place par la Commission de protection des droits de la loi Hadopi : 1) messages d'avertissement 2) poursuites pénales. On parle parfois aussi de « riposte graduée ». Si le terme a infiltré de nombreux domaines, économique « réponse graduée à l'augmentation des tarifs », militaire « la France envisage une réponse graduée face aux événements », c'est surtout l'internaute qui en prend pour son grade.

PETITE FLEUR (CINQ SENS)

Texte de Gontran de Mortegoutte . Illustration de Johan de Moor

Déclaration automnale

Petite fleur, je t'aime ! Je t'aime parce que tu sais chanter, danser, parce que tu es à la fois et délicatement, d'étamine en pistil, mâle et femelle, parce qu'il t'arrive de te fermer le soir là même où nyctastie n'est jamais grossier et où l'éveil suivant est donc immédiat, parce que tu t'y connais en couleur, pluie, vent, soleil, et abeilles. Je t'aime car la musique, c'est toi ! Je t'ai reconnue, pleine de sens, dans une immensité de plantes.

18 octobre 2014 : Vue

Petite fleur tu ne seras jamais ministre, banquière ou militaire car tu pousses en liberté non surveillée, dans le voisinage des arbres, au pied de l'arc-en-ciel ou hors du jardin des hommes. Dijon ce jour, la nouvelle ministre de la culture vient de déclarer aux 24^e rencontres de l'ARP⁽¹⁾ : « Je crois profondément que le rôle du gouvernement dans cette évolution, c'est précisément, puisque nous sommes dans une économie de l'attention, d'aider le public à se frayer un chemin dans la multitude des offres pour accéder aux contenus qui vont être pertinents pour lui, pour ses goûts, pour son intérêt, pour ses souhaits, pour ses desirs ». Elle parle aussi de « l'émergence d'offres fortes facilement identifiables par le public » et souhaite « que les algorithmes de recommandation aident les consommateurs à faire le tri » en simulant un geste pour les clébardés débarqués sur l'autoroute des vacances avec « des catalogues ergonomiques de niches ». La culture ne serait plus la pousse vitale, la germination, mais deviendrait le repère de l'ordre du monde. Culture = ordre. En route pour le grand jardin public fléché, jardin d'artifices, de fleurs artificielles et de petites plantes timidement nichées sur lesquelles marcher aveuglément. J'ai peur pour tes pétales bébé fleur, peur pour les bourgeois. Comme disait mon amie la rose : « Le saut à la perche est un noble sport, il ne peut se pratiquer dans les sables mouvants ».

10 novembre 2014 : Toucher

Cela fait maintenant six mois jour pour jour que le magasin de disques sobrement et justement dénommé Le disquaire à St Brieuc a fermé ses portes. Alban Fonteney et Gilles Ollivier avaient créé cette boutique le 10 décembre 2006. Pas un simple magasin, mais un lieu d'échange tout ce qu'il y a de plus vrai, entre les artistes, associations, lieux de concerts, mené par deux types à l'écoute de tous les desirs, deux types qui se battaient pour les maisons de disques indépendantes, les musiciens locaux, des conseillers hors pair, des types chaleureux, alertes, des alliés de la musique en train de se créer. Le disquaire était un disquaire idéal, si beau, si vivant qu'il ne correspondait sans doute pas aux « catalogues ergonomiques de niches ». Combien faudra-t-il de fermetures avant de comprendre l'intérêt capital de gens comme Alban Fonteney et Gilles Ollivier pour la VIE de la musique ? Petite fleur, faudra-t-il aller jusqu'au toucher du soleil ?

23 novembre 2014 : Odorat

Comme le dit le bouton d'or⁽²⁾ dans ses poèmes champêtres : « Larme de pauvre ne saurait troubler sourire de ministre ». Ce matin dans une rame du métro parisien, un pauvre sans domicile est allongé sur une banquette. Il sent si fort qu'aucun voyageur ne s'approche de lui. Pire, ces nobles travailleurs (comprenez-ils qu'il était des leurs il n'y a pas si longtemps ?) font toutes sortes de mimiques pour montrer leur dégoût et, à la station suivante, s'entassent dans le wagon d'à côté. Ce qui frappe, c'est que la plupart de ces « dérangés par l'odeur » portent oreillettes, petits ou grands casques d'écoute. Ces systèmes ingénieux séparent la musique du monde, la rendent – mal gré – complice du pire, garantissent la solitude en toutes circonstances, permettent de ne plus voir sauf par un petit écran. On n'a pas encore trouvé de moyen d'éradiquer le quatrième sens. La misère sociale passe outre les algorithmes par ses relents. Il n'y a pas d'application assez smart, assez fun, pour empêcher ça. La vie sur Mars est plus simple à envisager que l'enfer de la pauvreté qui gagne.

14 décembre 2014 : Ouïe

J'aime bien la radio Petite Fleur, c'est même là que je t'ai entendue la première fois. Alors le 14 décembre sur une chaîne nationale, j'écoute une des dernières émissions de jazz en vigueur. Il est vrai que l'établissement radiophonique a mis à la porte bien des compétences. Il s'agit d'une émission pour l'anniversaire de la

revue *Jazz Magazine* qui, à l'occasion, a publié une compilation intitulée *L'âge d'or du jazz*, soit des morceaux issus de la période 1954-1962. Même si les morceaux choisis sont bien sûr excellentissimes, ça devrait en toute honnêteté s'appeler *L'âge d'or du domaine public*. Vasy Toto, le jazz, c'est pas cher quand on pille l'amorti des « héros » ! La fin de l'année voit les magasins dégueuler de compilations cousines, de duplications identiques, comme s'il fallait épuiser le jazz en capitalisant sur la nostalgie à peu de frais. Tout le monde s'y met, même *Paris Match* a la sienne. On dira que c'est éducatif ! Mais ce qui l'est moins, c'est le drôle de parler de la présentatrice de l'émission, très préoccupée par le populo, mais pas très au fait de son affaire. « Cinq disques qui revisitent une période bénie que nous espérons tous secrètement voir renaître : celle où le jazz rimait avec 'qualité' et 'populaire' et où donc on pouvait l'entendre partout et de tout temps (...) Vous arrivez à avoir ce savant mélange à la fois de morceaux pointus, en tout cas qui demandent une vraie écoute, avec des morceaux populaires, voire par moment aussi plus difficiles d'approche (...) Il y a un mélange à la fois de savant et de très populaire (à propos de « Ho Down » de Oliver Nelson) (...) Ecouter le jazz dans la voiture de son père, ça aussi c'est une bonne chose (...) 1^{er} numéro de Jazz Magazine sorti : 1 000 000 d'exemplaires (elle confond avec Salut les Copains) (...) Est-ce que le jazz est une musique populaire ? (ça tourne à l'obsession). » Elle se plante (ça peut arriver) en lisant les notes de pochette de « Ho Down » : « avec ... Roy Haynes et En... gou... Ah non Engul woule... (un invité lui fait gentiment signe que ce n'est pas le nom d'un musicien, mais d'un studio) enregistré

à Endguedul... ah j'arrive plus à le dire (un autre invité vient charitablement à la rescousse et elle se relance) *Engelwood Cliffs en 61* ». Heureusement, elle partage quelques appréciations très personnelles et originales : « On continue avec Mingus dans un autre registre, l'une de ses plus belles compositions et interprétations selon moi : 'Good bye pork pie hat' » ou, en écoutant Rollins : « on reconnaît son son là ». La présentatrice a l'air sympa comme Danièle Gilbert était sympa, mais tout de même, il y a comme un regret. S'il y a un âge d'or qui a bien disparu, c'est celui du jazz à la radio nationale.

25 décembre 2014 : Goût

« Quand la vie par moment me trahit, tu restes mon bonheur Petite fleur. »⁽³⁾ Amer ? Ce serait trop facile. Il y a des producteurs d'émissions de radio renvoyés chez eux mais qui ont imprimé une sacrée marque, d'autres encore valeureusement en pleine action sur les ondes, des gens comme Alban Fonteney et Gilles Ollivier qui nous ont montré ce que fleurir veut dire, d'autres qui luttent contre la pauvreté, toute sorte de pauvretés, des chiens sans niche toujours libres. Alors oui, fleur sauvage, la transformation des épisodes est notre culture. Si nous le voulons !

Le 25 décembre 2014

- (1) Société civile des Auteurs Réalisateur Producteurs
- (2) Fleur très éloignée du « mouton dort »
- (3) « Petite Fleur » de Sidney Bechet, Paroles de Fernand Bonifay



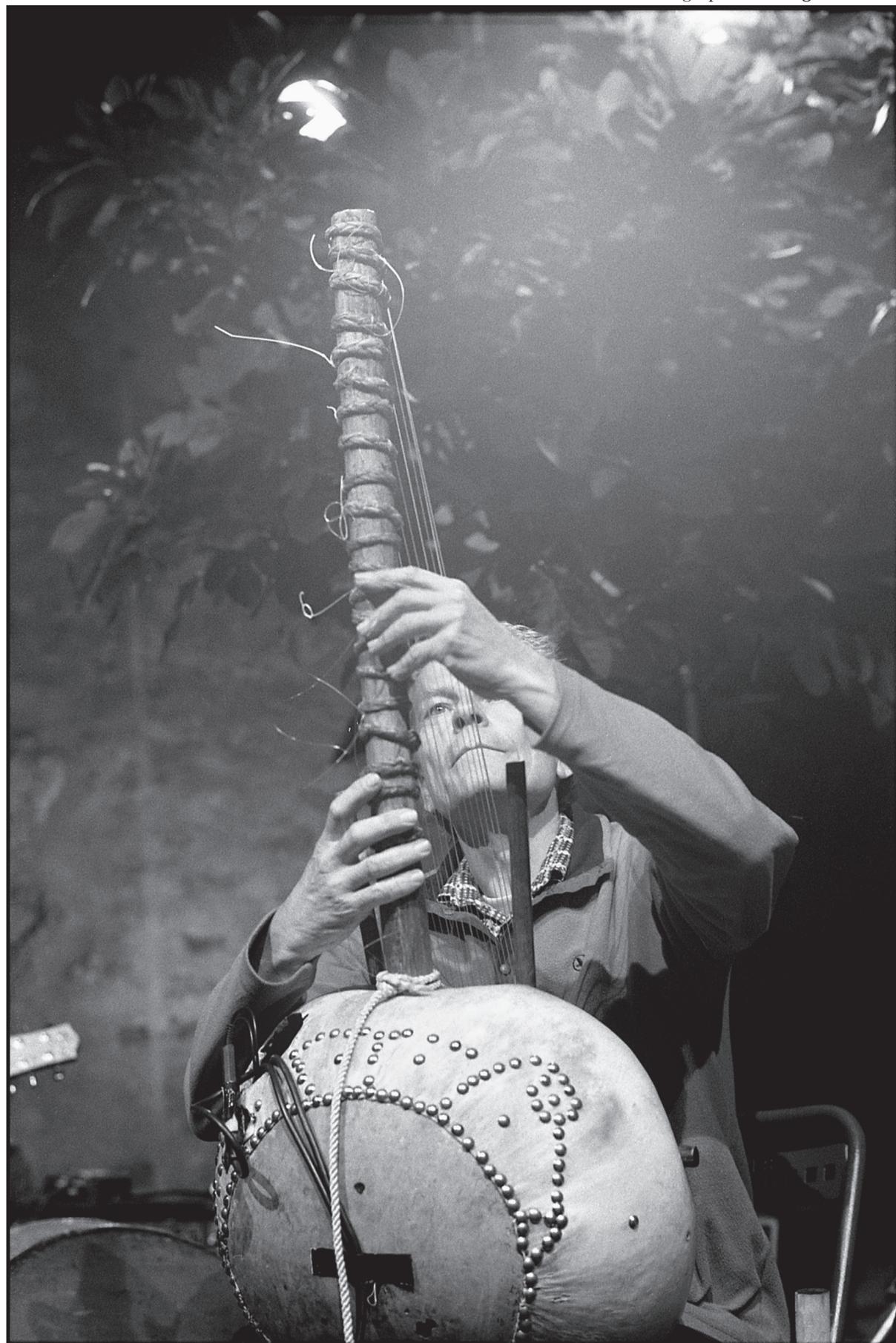
Sanctuarisation du budget de la culture ! Quelle affaire ! La culture (par culture, on entend ici « Ministère de la culture » ou « affaires culturelles ») a donc un budget préservé en un sanctuaire. Lieu saint de recueillement immobile, le sanctuaire, par extension, est aussi lieu de sauvegarde (réserve naturelle par exemple ou même territoire doté de l'arme nucléaire... mais où ça va se richier !). Mais les saints, comme les promesses électorales, ont l'auréole instable et la vue qui baisse, alors le budget en question, on ne le retient guère quand il se fait la malle.



Est-ce une manie ou la peur de certifier une idée, l'expression « ou pas » tend à conclure de plus en plus de phrases énonçant des projets. Exemple : « Quant à la sanctuarisation de la culture, il faudra bien trouver une réponse graduée à la question des niches... ou pas ! ». L'expression (qui ne vient pas de Palombie, contrairement à une affirmation démentie depuis), très utilisée dans les milieux politiques et culturels, a l'avantage, sous couvert de simuler un libre choix, d'indiquer que nous avons toujours mieux à faire par nous-mêmes quand les sornettes colent mal.



Photographie de Sergine Laloux



Jean-Jacques Avenel . Soirée d'hommage à Siegfried Kessler . Festival Jazz à Porquerolles - Commune d'Hyères . Juillet 2007

FABLES OF FERGUSSON

Texte de Davu Seru . Traduction de Mauricette Surdisse . Illustrations de Pic



Davu Seru est batteur à Minneapolis et St Paul, il joue avec Donald Washington, Anthony Cox, Mankwe Ndosi, Milo Fine, George Cartwright, Didier Petit, Nathan Hanson, Evan Parker, Brian Roessler et a récemment enregistré en trio avec Guillaume Séguron et Catherine Delaunay. Il nous livre ici ses impressions de musicien de jazz après la vague remarquée de violences policières contre la communauté noire en 2014.



La police et le travail, la police et le travail et la police. Et le jazz américain.

L'intimidation tend à être une pratique hideuse pour qui entend exercer son contrôle, mais je dois dire que le jazz a un sérieux problème racial, un problème de classe plus qu'il ne saurait l'admettre. « *L'art n'a rien à voir avec la politique* » dit l'homme blanc depuis des temps immémoriaux (et ses mandataires involontaires) esquivant toute responsabilité vis-à-vis de la condition humaine. S'il veut échapper à ce qui ressemble, à l'ère numérique, à la fermeture rituelle de son destin de travail banalisé (la mort fait signe au vieil homme), le jazz devra se rappeler sa dette envers la lutte de libération des Noirs. Une lutte pour la liberté que de récents événements révèlent vivante, mais malade. Il semble impossible de tenir cette conversation sans avoir la bouche pleine de marxisme, de noms de races et de psycho blah blah. Et je ne prétends pas le contraire. Le jazz répond, entre autres choses, au désir que seule l'exploitation par le travail peut produire. Oui, le jazz est noir ; mais il est également ouvert à tout participant volontaire ou éloigné. Sublimant la plainte du blues. Mais l'ouvrier consciencieux façonné par la Réforme protestante nous conseille de ne pas nous plaindre, que nos *die-ins* (1) symboliques qui placent les vies humaines avant l'insulte individuelle (on lui fait comprendre son comportement raciste) et leurs inconvénients (nous bloquons la circulation), n'ont aucune signification. « *Ecrivez à votre député* » (en privé). « *Voilà comment on fait vraiment changer les choses. Vous avez un boulot au moins ?* », dit le chanceux travailleur rescapé de la Grande Récession. Nonobstant l'Original Dixieland Jazz Band, le jazz est allé au collège et il est devenu blanc, au moins aux yeux de ceux qui l'exploiteraient pour leur profit et de ceux des membres de la communauté noire qui ne le reconnaissent plus. Nous avons tous subi cette confusion et cherchons encore à récupérer. Les hard boppers et les types du Black Arts Movement ont tenté de changer ça, mais où est le jazz parlant collectivement des questions de la police raciste et des grands jurys ? Cet état policier raciste.

Je vis et je fais de la musique dans une communauté de type classe ouvrière racialement et ethniquement diverse, dotée d'une présence policière forte. En tant qu'homme noir né et élevé dans le *black bottom* américain parmi la police, mon engagement dans le mouvement doit être évident. J'ai réussi à prendre le temps de faire preuve de solidarité à la suite des décisions du grand jury de Ferguson et de Staten

Island. J'ai l'intention de faire davantage et ce qui me mobilise est la reconnaissance d'un changement historique en cours ; et ce changement historique vous appelle à reconsidérer ce que vous faites dans le moment présent. Fondé à la suite de la tragédie de Trayvon Martin, #BlackLivesMatter est un mouvement formé par une jeune génération de militants utilisant les réseaux sociaux comme outil d'organisation. Le mouvement existe comme un « *appel à l'action et une réponse virulente au racisme anti-Noirs qui imprègne notre société*. » Beaucoup d'entre nous dans le monde entier ont entendu et répondu à l'appel. D'autres l'ont entendu il y a quelque temps. Dans les Twin Cities (2), nous avons commencé par la solidarité avec les travailleurs des fast-food en grève pour un salaire décent et perturbé les habitudes quotidiennes des citoyens afin qu'ils sachent que ce « nous » signifie « eux » aussi. Les passants ont répondu soit de façon encourageante, soit par dérision. Voix émergente du silence néanmoins.

Une musique si imprégnée d'un *ethos* qui plie progressivement en amenant son propre groupe vers des personnes qui se méfient des leaders. Nous nous sentons certes plus à l'aise pour discuter des problèmes sociaux et de l'injustice en privé, avec nos propres mots. Nous affectons alors souvent des réponses *cool* aux problèmes typiques du comportement humain, quand elles ne sont pas redondantes. Mais cette pose *cool* a toujours été tragique. J'ai eu de nombreuses discussions privées avec des musiciens depuis les décisions concernant Ferguson et Garner, une dans laquelle un ami sincère et plein de compassion admettait jouer « *Fables of Faubus* » (3) de Mingus très souvent en répétant à la maison. Un rituel privé pour celui qui ne trouve simplement pas les mots. En public, personne n'a trouvé les mots. En outre, que ferions-nous d'eux ?

J'ai rencontré un collègue artiste et vétéran du Black Arts Movement afin de discuter de stratégies artistiques susceptibles de répondre aux nouvelles de Ferguson et de Staten Island, nouvelles pour lui (qui est né et a grandi en Alabama en pleine ségrégation) trop familières. Son point de vue, ferme, était de dire que, pour avoir quelque valeur, l'art instrument de contestation aurait besoin de dépasser les problèmes « *arrachés à la une des journaux* ». Que même « *Fables of Faubus* », à certains égards, a raté sa cible parce que son message réel n'a pas pu passer à la postérité auprès du public ignorant de l'Histoire. Alors que je lui confiais que la décision du grand jury à Ferguson m'avait immédiatement fait penser à Faubus, sentiment partagé avec d'autres,

il m'a dit que j'étais parmi les quelques initiés qui savent ce que raconte « *Alabama* » (4) à propos de l'innocence noire, que ce n'était pas que *Freedom suite* (5) n'avait pas besoin de piano, c'est qu'elle n'en voulait pas, que *We insist!* (6) signifie que le passé est présent et noir, qu'*Attica Blues* indiquait au peuple qu'il y avait l'espoir d'une issue ; qui savent pourquoi Miles a appelé Charlie Haden un « *cinglé d'enculé* » après que la police portugaise l'a presque fait disparaître. (7) Assez branchés pour comprendre tout le relief du travail de Fred Ho, mais seulement aux côtés de celui de Nina Simone.

Pendant ce temps, les gens nomment Jazz Renaissance ce qui se passe dans notre scène des Twin Cities. Ils citent un regain d'intérêt des élèves du secondaire et des institutions culturelles. Les musiciens de jazz locaux sont pris entre des collaborations avec les membres syndiqués de l'orchestre et les éminents New Yorkers. Bien sûr, l'industrie *mainstream* remonte au moins à l'ère du swing en rationalisant une image d'orchestre en uniforme sur la scène de la bonne société éduardienne rassurante pendant notre Grande Dépression, quand les *jook joint* (8) adoptèrent le *lindy hop* (9). La Renaissance d'aujourd'hui se déroule sur fond de clubs fermant leurs portes ou survivant péniblement, tentant de demeurer à la page pour un public américain qui ne peut ingérer cette musique américaine qu'à très petites doses. Hors quelques concerts payés, nous musiciens passons notre temps à prêter nos services à des restaurateurs afin qu'ils puissent mieux vendre leurs menus balisés, honteux d'être devenus nous aussi des produits d'appel, de bien maigre valeur lorsque tous les éléments indiquent notre besoin d'une Révolution Jazz.

Les fables, bien sûr, se terminent par une morale. Un moment d'ouverture où l'action nous révèle que nous n'avons pas à revivre le même moment. Il s'agit de progrès. Si nous nous souvenons que la période de lutte pour les droits civils et les protestations contre la guerre du Vietnam ont aussi engendré le mouvement néoconservateur, un rapprochement de la gauche vers le centre et la nouvelle économie mondiale, nous pouvons nous attendre à un renouvellement de l'esprit réactionnaire. Une éthique du travail bien cimentée. Comment avancer ensemble ? Seulement une fois que nous aurons cessé de nous battre pour grappiller un peu de reconnaissance concédée par les décideurs et que nous désirerons quelque chose de plus significatif et durable. Lorsque nous posséderons notre passé noir, écoutant les voix émergentes des fréquences les plus basses en les reconnaissant nôtres, peut-être alors aurons-nous les mots, la poésie, avec lesquels nous pourrions nous rapprocher et faire du jazz. Lorsque nous déciderions vraiment.

Le 15 décembre 2014

(1) Action de se coucher sur la chaussée pour simuler la mort et bloquer la circulation.

(2) Minneapolis et St Paul (Minnesota).

(3) En 1957, Charles Mingus composa ces « *Fables of Faubus* » contre le gouverneur raciste de l'Arkansas Orval E. Faubus. Elles furent enregistrées dans une version instrumentale en 1959 car Columbia refusa les paroles. En 1960, une autre version avec le texte parut sur *Charles Mingus Presents Charles Mingus*, un disque Candid.

(4) In John Coltrane, *Live at Birdland* (Impulse) – morceau écrit en réponse aux événements du 15 septembre 1963, explosion d'une bombe posée par le Ku Klux Klan dans une église noire de Birmingham Alabama qui tua quatre adolescents.

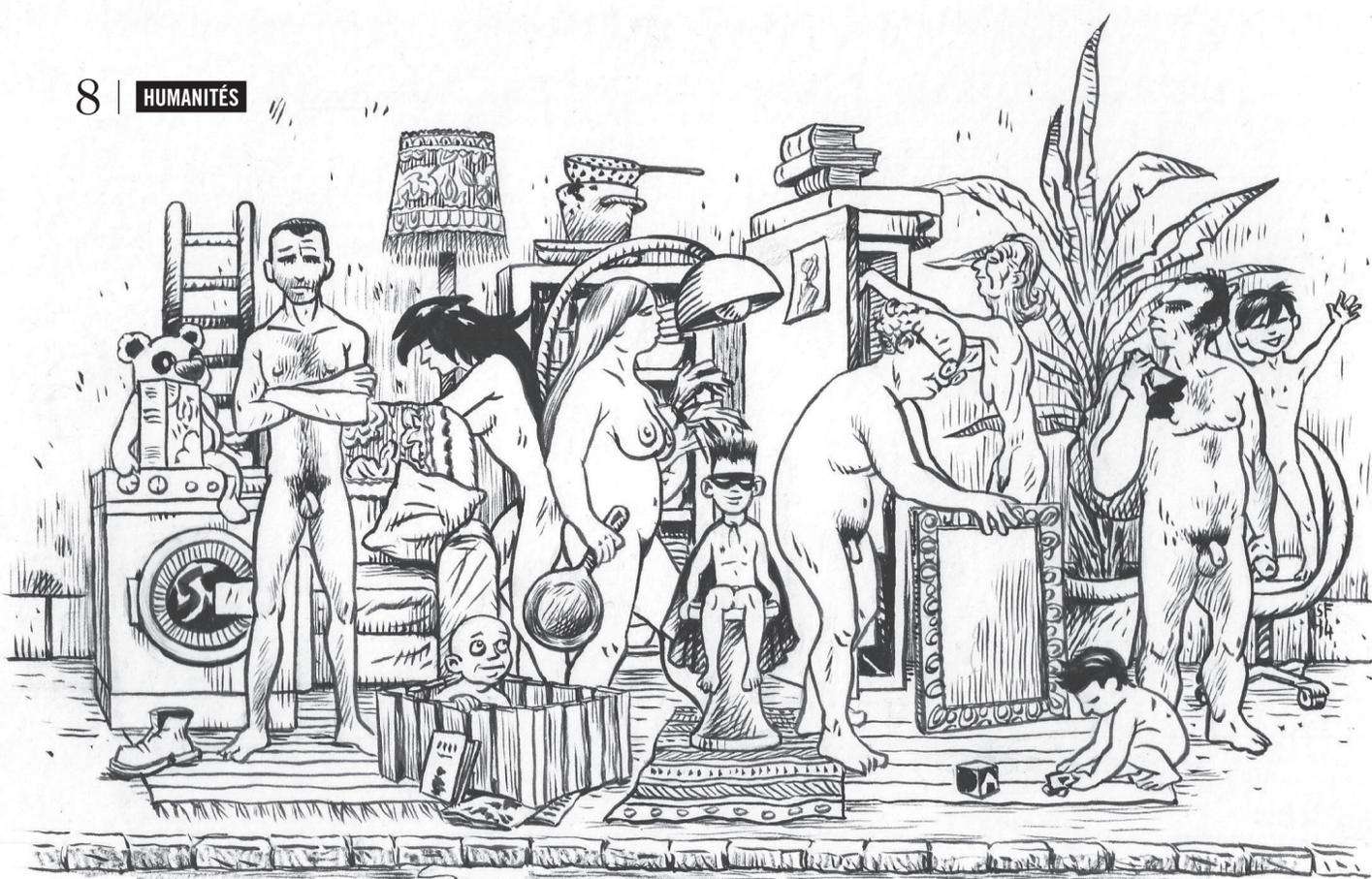
(5) Sonny Rollins avec Oscar Pettiford et Max Roach (Riverside).

(6) Max Roach avec Abbey Lincoln et Coleman Hawkins (Candid).

(7) In 1971, alors qu'il jouait à Lisbonne avec Ornette Coleman, Charlie Haden dédia son « *Song for Che* » aux mouvements de libération noirs dans les colonies portugaises (Mozambique, Guinée, Angola). Le jour suivant ce concert, il fut arrêté à l'aéroport et détenu. Ornette Coleman fit appel à l'ambassade américaine pour le libérer. Le reste du festival fut annulé. Miles Davis et Dexter Gordon étaient au programme.

(8) Établissement du sud des USA où les Afro-américains organisaient leurs soirées musicales et pouvaient se retrouver, souvent des granges aménagées en clubs de fortune.

(9) Danse popularisée avec la musique swing dans les années 20 et 30 à Harlem.



NETTOYAGE DE PRINTEMPS

Texte de Patrick Williams . Illustration de Sylvie Fontaine

Les 15 et 16 avril derniers, journaux, radios et chaînes de télé se sont émus d'une note circulaire adressée aux commissariats du 6^e arrondissement de Paris appelant les fonctionnaires chargés du maintien de l'ordre à « évincer » les familles roms qui dorment dans quelques rues du quartier. Après Manuel Valls et la « vocation », voici « évincer ». Décidément, du chef de poste au ministre, la présence des Roms stimule l'inventivité lexicographique des flics. Mais voilà qui perturbe nos habitudes : depuis 2010, chaque été un important personnage de l'État dérape à propos des Roms ; en 2014, ça arrive au printemps ! Il est vrai que cette année (la boulangère le chante tous les matins), « on n'a pas eu d'hiver ». Comme d'habitude, les défenseurs des droits de l'Homme protestent : une fois de plus des émigrés d'Europe de l'Est sont montrés du doigt au nom d'une supposée appartenance ethnique dont la seule mention fait se lever stéréotypes et préjugés. Pour quelle autre *nationalité*, *catégorie sociale* ou *minorité* oserait-on employer les mêmes termes ?... Et les responsables politiques de tous niveaux justifient de leurs bonnes intentions : il s'agit de protéger l'enfance, de prévenir les risques sanitaires, de lutter contre les mafias, d'endiguer la misère, de préserver les espaces publics... Et ils ajoutent : à terme le véritable objectif n'est pas d'expulser mais d'insérer. Commencer l'« insertion » par l'« éviction », ça, c'est un programme !

Le concours d'hypocrisies que représentent ces arguments est évident. Mais surtout, ceux-ci sont à côté de la plaque. Sans pertinence aucune dans la situation considérée. La raison qui rend la présence (exactement : le spectacle de la présence) des Roms insupportable, c'est qu'ils affichent un usage différent de la ville. Pour les bourgeois du 6^e ou du 15^e qui observent les Roms derrière les hautes fenêtres de leur salon, la découverte de cette autre vie dans le décor où se déroule la leur déclenche l'envie aussi irrépressible qu'inavouable d'être à la place de cette dérangeante humanité. À l'inverse de ce qui se passe dans les confins banlieusards, au long des avenues et des allées des beaux quartiers parisiens, les familles sans abri deviennent visibles. Et non plus seulement quand elles chinent ou font la manche. Les résidents les ont

sous les yeux du matin jusqu'au soir, et même la nuit : il y a des adultes, hommes et femmes, des couples et leurs enfants. Ils les voient manger, dormir, s'amuser, chahuter, converser, se disputer, se réveiller... ils les voient dans tous les gestes de la vie quotidienne. Peut-être le gouvernement a-t-il commis une bétise en décidant d'éradiquer les campements-bidonvilles ⁽¹⁾. Je suis persuadé que les autorités de ces riches arrondissements ont pris conscience du tourment qui s'est abattu sur les habitants des immeubles haussmanniens (mais évidemment il ne faut rien révéler) et c'est pour éviter que l'envie de vivre comme « ces gens-là » ne rende fous leurs administrés qu'elles ont décidé d'« évincer » les Roms. Mais cela ne servira à rien. La seule initiative qui puisse sauver les bourgeois parisiens et leur permettre de retrouver la paix de l'âme, c'est d'exaucer leur vœu secret : échanger les vies. Les Roms offriront les matelas et les trottoirs, les Parisiens les appartements avec le mobilier d'époque, la cuisine américaine et la collection de disques de jazz. Ainsi tous se trouveront-ils parfaitement « évincés » : un autre prendra leur place. Remarquons que cet échange suppose l'adhésion des familles de la rue – ce qui n'est pas acquis. Ma proposition est tout à fait sérieuse. À la fin d'une période limitée (disons 1 mois), on demandera aux cadres et aux retraités ainsi qu'à leurs épouses, leurs enfants et petits-enfants (qui auront été dispensés d'école, de lycée et d'université) d'un côté, aux émigrés-chiffonniers-mendiants-voleurs-ferrailleurs des deux sexes et de toutes générations de l'autre, ce qu'ils ont pensé de l'expérience. Je suis sûr qu'on aura des surprises.

Le 6 mai 2014

(1) Dans *Le Parisien* du 18 avril (édition de Seine-St-Denis), le préfet du 93 précise quelques points : « Il y aura une évacuation quasiment chaque semaine, ou au moins une toutes les deux semaines. (...) Chaque nuit, il y a 8000 places en hébergement d'urgence dans le département. Mais, le plus souvent, les populations roms souhaitent rester en groupe. Sur un camp comme celui de l'A3, avec 700 occupants, seuls 10 ou 20 seront hébergés. Il n'y a pas d'obligation d'hébergement de l'État pour ces populations qui ne sont pas demandeuses d'asile. »

CHAROLLES L'EXPLORATEUR

Entretien avec Denis Charolles
Propos recueillis par JR 1/63 le 18 décembre 2014
et transcrits par Christelle Raffaëlli
Photographie de Guy Le Querrec

L'exploration est un des moyens les plus sûrs d'interroger le sens même de la création. Denis Charolles, batteur ouïssif, et poly-instrumentiste joueur affectionne Maurice Ravel, Les Beatles, Georges Brassens, Otis Redding, Thelonious Monk, Duke Ellington et au-delà « la construction de formes nées dans la réflexion et le doute par la confrontation des idées des uns et des autres »... Le sentiment esthétique est insaisissable, le long terme et l'instant s'y battent en duel avec panache et court-circuitent l'idée même de distance. Entendu avec La Campagne des Musiques à Ouïr, Melosolex, Yvette Horner, Jac Berrocal, Serge Adam, Marc Ducret, Eric Lareine, Geoffrey Oryema, Loïc Lantoin, Michel Portal, Denis Charolles a aussi créé un trio de prestidigitateurs avec la chanteuse Maggie Nicols et le guitariste David Chevallier dont le disque vient de sortir.



Denis Charolles. Festival Jazz à Porquerolles . Var . Dimanche 6 juillet 2008

Quelles sont les bonnes raisons d'être un musicien en 2014 ?

Aucune ! Tout dépend de ce que l'on appelle « musicien ». Si c'est faire de la musique, alors il faut être un professionnel et vraiment un professionnel de la musique, passer par tout un cursus, donc, je trouve qu'il n'y a aucune raison de le faire. Si jouer de la musique, c'est essayer de continuer à s'amuser avec et à en faire un lieu d'échanges et de rencontres, évidemment, il y a toujours plein de bonnes raisons de le faire.

La place de la musique, c'est devenu quelque chose d'extrêmement diffus ?

Il y a peu de temps, je me disais que la musique n'avait plus de place, tout est si plein, comblé. Là, on est dans un bar où il n'y a pas de musique, c'est rare. Du coup, la question, c'est comment redonner aujourd'hui de la place au vide, au silence ? Ou peut-être que la musique a de la place dans le silence. Ce qui me touche chez les musiciens, c'est la qualité du silence en premier lieu même si je ne fais pas toujours des musiques très silencieuses. L'écoute devient de fait un positionnement face à des qualités de silence.

Justement, tu parles d'écoute, mais ton groupe s'appelle Les Musiques à Ouïr.

Peut-être que la base a été là, c'est ce sur quoi je fonde tout mon travail pédagogique en action culturelle. Je ne suis pas du tout un professeur, je suis un musicien qui va dans les écoles, qui va dans les collèges, qui cherche à aller dans des endroits, justement pour se poser les questions de l'écoute, d'une façon d'être au monde en se positionnant en tant qu'auditeur. La Campagne des Musiques à Ouïr – Christophe Monniot avait inventé ce terme – c'est un trajet entre écouter et entendre, c'est-à-dire devenir acteur face à des événements sonores, se les approprier, en faire son patrimoine.

Des musiques à ouïr pour ceux qui les jouent ?

J'ai longtemps cru que l'acte de jouer, c'était d'abord un plaisir personnel. C'est vrai que je me suis éloigné de ça. Je me dis que ça peut être un acte d'échange avec un public quel que soit l'état dans lequel tu es ou la difficulté qu'il peut y avoir à jouer.

Une chose souvent reprochée aux musiques de jazz est leur séparation du monde d'une certaine manière.

Je ne trouve pas, enfin, ça dépend...

Il semble qu'il y ait un rapport plus passif qui s'est installé. Souvent les organisateurs parlent de « leur public » : « Oui, pour mon public, ça serait très bien. » ou « C'est bien, mais ce n'est pas pour mon public ».

Je ne sais pas si l'on parle de public ou de clientèle maintenant. Je ne suis pas très optimiste par rapport à la marchandisation de la culture. Je continue à défendre cette philosophie du son, de la musique, de l'écoute et d'un acte public au sens où les espaces restent des espaces publics qu'on le veuille ou non. Même une salle complètement privée est un espace public ; quand les gens sont là, on est ensemble. Il peut tout arriver. Donc, il faut que tout arrive. Il faut qu'il se passe quelque chose.

La scène, c'est du théâtre ?

Il y a toujours une théâtralité quand on monte sur scène, une mise en jeu quoi qu'on dise, quoi qu'on fasse et ça, on ne peut pas le détacher.

Il y a une petite phrase de Louis Jouvet qui dit « Rien de plus futile, de plus faux, de plus vain, rien de plus nécessaire que le théâtre. »

Lorsqu'on joue notre adaptation de *L'enfant et les sortilèges* devant des enfants, je leur pose la question : « *Qu'est-ce qui se passe sur scène ? Pourquoi est-ce qu'on va au théâtre ? Qu'est-ce qu'on va voir ?* » Le théâtre, comme un concert de jazz, c'est tout ce qu'il y a de vivant sur scène. Je leur dis que tout peut arriver. C'est ça qui est intéressant. Avec l'aspect très expressif de la musique de jazz, on a l'impression qu'il arrive encore plus de choses peut-être.

Qu'est-ce qui amène un musicien de jazz aujourd'hui, plutôt jeune, à revenir vers la musique de Maurice Ravel, une partie de la musique de Ravel assez spécifique ?

Oui, très facétieuse. L'œuvre est une suite de tableaux, il y a beaucoup de chant, j'aime beaucoup le chant. Je ne me suis jamais confronté au chant lyrique et là je trouve que c'est intéressant, une autre façon de mettre en jeu, une autre vie dans le monde de la musique. C'est assez gonflé. En fait, c'est une réorchestration de Ravel ; gonflé, car c'est quand même un génie de l'orchestration. Cette œuvre-là m'intéresse parce qu'il y a ce côté cabaret, tous ces personnages. Il y a beaucoup de gens qui m'ont pris pour un fou, vraiment. Je suis allé voir des professeurs, notamment d'écriture, qui m'ont pris pour un taré. Je m'en fous, je

ne suis pas spécialiste. Pour le coup, ça ne me pose aucun problème. J'ai appris beaucoup de choses grâce à ça, dans les mélanges de sons, j'ai appris à travailler avec des chanteurs lyriques. J'ai appris que je pouvais auditionner des gens, qu'il n'y avait rien de honteux au fait d'écouter trente chanteuses différentes et de choisir. C'est quelque chose de merveilleux, ça. J'ai appris à travailler avec un chœur. La voix, c'est quand même une des choses les plus belles qui existent dans le domaine musical. La notion d'interprétation m'intéresse beaucoup. J'ai beaucoup réfléchi là-dessus quand on a travaillé sur Brassens par exemple. Et là, autour de Ravel, c'est une interprétation qui n'est pas dans le texte parce qu'il est vrai que le texte n'a pas un grand intérêt. J'ai choisi aussi de travailler avec une danseuse, Jennifer Macavinta, qui a une expressivité très personnelle, elle est assez sur une forme de minimalisme, dans la lenteur avec une forte présence. Il y a beaucoup de questionnements dans cette œuvre, autour du rapport de l'enfance au monde adulte mais aussi au début du 20^e siècle, à tout ce qui a pu arriver et qui résonne encore très fort dans nos sociétés, autant au niveau de l'industrialisation que de la naissance évidemment du jazz mais aussi de tout un courant du surréalisme. C'est l'époque où apparaissent des courants artistiques assez forts et qui moi me touchent beaucoup, tant au niveau politique, que graphique, que musical. Schönberg est déjà présent, on ne parlera pas de Stravinsky, on ne parlera pas d'Ellington et de plein de gens comme ça. C'est une œuvre où l'on sent que tout cela est déjà présent ou en train de naître. Comment est-ce que cela résonne aujourd'hui ? Comment attirer les gens, les faire venir et les surprendre ? Quand je vais écouter par exemple l'ensemble intercontemporain, au bout de deux heures, je me dis à chaque fois « *il y a encore quelque chose qui ne va pas* », j'ai l'impression qu'on est dans la consanguinité, que les portes sont fermées. Ma question, c'est toujours d'essayer de ne pas tomber dans ce truc où on a la sensation d'arriver à quelque chose mais plutôt de donner la sensation que des choses soient encore possibles, ce qui est à mon avis différent. Donc de laisser des portes ouvertes. Je ne suis pas pour le spécialisme, si tu veux être un professionnel de la musique, tu peux l'être, c'est très bien et parfois, c'est très bien de jouer avec des spécialistes, c'est intéressant cette confrontation. J'ai fait des

études d'électronique, j'ai des connaissances en mathématiques, en sciences, je suis intéressé par la science. On a développé avec des gens qui avaient travaillé à l'Ircam, qui l'ont laissé tomber, le Moulin à Ouïr, un espace de mise en jeu du corps, par rapport au son. J'essaie toujours de me glisser dans des fentes où l'on ne me retrouve pas forcément là où l'on m'attend. Ça ouvre des champs d'investigation. Je me suis posé la question de ce qui avait pu marquer le monde de la musique pour en arriver à la synthèse et je me suis dit tout de suite « *Eh ben, c'est De Gaulle* ». Parce que le premier révolutionnaire au niveau de l'utilisation du transistor, c'est De Gaulle. Il l'a utilisé à des fins complètement politiques et a fait toute sa carrière autour de ça, grâce à ça.

Même dans le champ des spécialistes que tu évoquais, on voit bien que l'attention est facilement limitée. Par exemple, la peur de s'ennuyer à un concert...

Normalement, on ne doit pas s'ennuyer à un concert. Il est vrai que le système fait qu'aujourd'hui tu ne peux pas vendre ton spectacle si tu n'as pas envoyé une vidéo, si cette vidéo n'a pas été diffusée à tous les gens qui s'étaient abonnés pour venir à ton spectacle. Il faut que les gens sachent exactement ce qu'ils viennent voir. On est sur le mode consumériste du supermarché.

Le sens du mot improvisation dans tout ça aujourd'hui ?

La musique, c'est l'improvisation avant tout. Ce n'est que ça. Même quand tu interprètes une partition, il y a des endroits où il y a des micro-espaces de liberté. Après, évidemment, *l'improvisation totale*... D'abord, qu'est-ce que c'est ? Je ne sais pas. Et puis, il y a un *art de l'improvisation*. Je ne suis pas un grand improvisateur, quelqu'un qui se questionne sur les formes de l'instant. La forme m'intéresse quoi qu'il arrive, mais je ne suis pas quelqu'un qui sait forcément la générer. Improviser, c'est simplement avoir des outils, les utiliser et créer une forme improvisée, une forme où tu construis dans la temporalité dans laquelle tu te trouves sur l'instant.

À écouter

Denis Charolles - Maggie Nicols - David Chevallier - *Magique* (Jazz Series - Jazzdor)

QUESTIONS POUR COAX

Entretien avec le collectif Coax . Enquête menée par Gabriel Lecouvreur . Illustration de Rocco

Le World Stage à Détroit, l'AACM à Chicago, la JCOA ou le mouvement des Loft à New York, Incus ou le London Musicians' Collective à Londres, ICP à Amsterdam, l'Arfi à Lyon... les coopératives de musiciens ont complété le livre de l'histoire musicale en y ajoutant autant de décompression, de densité, de terminaison de solitude et d'indispensable révélation à bout portant par les musiciens eux-mêmes, alors sortant du cadre confiné de la zone dédiée à l'art et l'artiste pour embrasser au-delà et d'égal à égal les beautés et les misères du monde. Coax est une coopérative. Neuve ! Elle se définit elle-même comme « un émetteur, un récepteur, un câble de transmission ». Une bande de musiciens « tous adeptes du jazz, free, rock et noise électrique » brouille joyeusement les cartes des genres en autant d'événements à savourer, de vertiges et de surprises.



QUESTION À RICHARD COMTE
La géographie est-elle comme l'assurait Voltaire le seul art où le dernier ouvrage est toujours le meilleur ?

On peut suivre notre lumineux père humaniste sur l'idée que l'on réinvente le territoire constamment à chaque passage, chaque instant vécu, qu'on l'habite différemment à chaque rencontre. La mémoire se saisit de ces moments et crée une cartographie intérieure émotionnelle et subjective.

La mémoire de l'espace, notre rapport à lui et à l'instant, c'est ce dont il est question dans *Innermap* qui a le mérite d'être un ouvrage de géographie sonore sans prétendre être le meilleur.

Je propose un voyage immersif, des espaces sonores que chaque auditeur est susceptible de s'approprier comme il l'entend. Je n'illustre rien, les images et les sensations traversées sont propres à chacun.

En concert, le son, les vibrations et les résonances créent un espace à l'intérieur duquel nous partageons un instant de vie et voyageons d'un point à un autre. Le son est un vecteur, l'expérience est le sujet. Le fait d'en avoir fait un disque est avant tout un moyen de vivre une expérience unique à chaque écoute en intégrant à la musique elle-même les sons du réel de l'espace dans lequel il est diffusé. Toutes les pistes de l'album peuvent être jouées en aléatoire comme autant de parcours possibles. L'idée est d'écouter autour de nous et de continuer à écouter quand le disque s'arrête.

QUESTION À ANTOINE VIARD, RICHARD COMTE ET JULIEN CHAMLA
Mais d'où vient cette résurgence autoritaire du hippie oublié ?

C'est l'apologie de l'absurdité des extrêmes pour préfigurer un équilibre nouveau. La liberté anarchique individuelle dans un système qui ne tient que par la conjonction des libertés de chacun. Chaque individu s'exprime au sein du groupe, libre d'influencer le cours des choses à chaque instant. Nous envoyons tout ça très très fort, parce que nous aimons par dessus tout partager notre musique avec les organes internes, sensibles, de notre public.

QUESTION AU COAX ORCHESTRA
Le 21^e siècle peut-il s'accommoder de lenteur sexuelle ?

Lent et sexuel est le titre de l'album, c'est aussi le titre du premier morceau. Je l'ai composé sans savoir ce à quoi je m'attendais. Je voulais un magma d'instruments amplifiés et acoustiques, mais un magma organisé et construit. De l'écriture que j'ai développée depuis des années avec Rétroviseur ou encore DDJ, il en résulte des bribes de mélodies simples voire simplistes avec peu d'accords, l'important étant le paradoxe entre la liberté et la contrainte. La simplicité de l'écriture et de l'arrangement donne à la fois une liberté et une contrainte énorme dans l'interprétation. Ce magma, qui est un mélange de textures sonores, harmoniques et mélodiques vient mêler les sons et les instruments comme des corps dans une extrême lenteur, le tout soutenu par une rythmique

douce et entêtante, ce qu'on peut apparenter à un acte sexuel. Le sexe est atemporel, la lenteur est ma façon de réagir à la vitesse à laquelle nous sommes confrontés par tous les modes de communication et de production contemporains, la musique de Coax, pour finir est bel et bien une musique du 21^e siècle.

QUESTION À JULIEN DESPREZ
Où se trouve donc cet Acapulco ?

Acapulco est un endroit imaginaire (mais pas tant que ça), plutôt ensoleillé, superposant deux territoires différents. Comme si Tokyo était une ville mais aussi un désert type Sonora. Acapulco c'est l'enchevêtrement de ces deux zones par le déplacement instantané, le mouvement, le statisme, le corps, l'immédiateté, l'énergie, le calme et la fureur. Une ville/désert forcément multiple qui s'adresse autant au corps, qu'à l'esprit et la vue. Et c'est aussi une réunion d'affects, un collectif de sensibilités.

QUESTION À JOACHIM FLORENT, FRANCESCO PASTACALDI, AYMERIC AVICE
Kim Jong-il, vraiment ?

Pourquoi pas Kim Jong-il, un homme qui avait plein d'amour pour son peuple et son pays, un peu comme Manuel Valls ou Nicolas Sarkozy. Les paroles du milieu du morceau viennent d'une allocution d'une présentatrice du 20h nord coréen ; elle y annonce la mort du leader avec une force dramatique incroyable. On se souvient tous des images diffusées par le régime lors du décès de Kim Jong-il mettant en scène des hordes improbables de citoyens en pleurs.

Une belle illustration du pouvoir des images et de l'information qui domine nos sociétés, ça valait bien une chanson quand même.

QUESTION (ENCORE) À JOACHIM FLORENT, FRANCESCO PASTACALDI, AYMERIC AVICE

Jean-Louis comme le Jean-Louis d'Hollywood, ou bien Jean-Louis Barrault, Jean-Louis Chautemps, Jean-Louis Borloo (non là ça exagère) ?

Ce serait plutôt Jean Louis tout court, comme les gars de la star'ac. D'ailleurs nous l'écrivons sans trait d'union ; quel meilleur pied de nez à une industrie de la musique dans laquelle nous nous reconnaissons tellement peu ?

QUESTION À TWEEDLE DEE
À quand un Fanbai jamaïcain ?

Un Fanbai rasta ? Bientôt, on est déjà en train de le faire. Ah en fait non, c'était pour s'amuser me dit-on. C'est parce qu'on est un peu cyclothyrique, on est calme, on commence à s'amuser et puis en fait, on casse tout parce qu'on finit par s'engueuler. Mais bon, on arrête de se faire la tête parce qu'on s'aime bien. Autant que les frictions.

QUESTION À RADIATION 10
Mais que diable allait faire Steve Reich à Babyloane ?

Mégalopole antique - déclin - apogée - mouvement. D'innombrables cultures s'entrechoquent dans la tour de Babel aux mille recoins. Tracer des lignes, prendre une direction. Au milieu du tohu-bohu, nous trouvons un homme avec une casquette. Il tient en laisse une brebis clonée, son regard est serein.

QUESTION À ANTOINE VIARD, FANNY LASFARGUES, RONAN COURTY, YANN JOUSSEIN

Pipeline ? Molahs ? Afghans ?
Pipeline ? C'est le symbole d'une translation d'énergies brutes, ça me semblait correspondre avec les questions artistiques de ce projet. Molahs ? Parce que c'est un anagramme de shalom et que j'ai trouvé assez fortuit de souligner (discrètement) une énième analogie entre culture juive et culture musulmane dans le contexte politique d'aujourd'hui. Afghans ? Je ne vois a priori pas de rapport direct...

QUESTION (ENCORE) À ANTOINE VIARD, FANNY LASFARGUES, RONAN COURTY, YANN JOUSSEIN

Pourquoi pas Zappa ?
Ce titre, que l'on considère comme le « tube » de ce disque, expose sa puissance de narration petit à petit, « pas à pas ». En outre, la sobriété du support compositionnel me semble à l'opposé des concepts foisonnants de Frank Zappa, donc, pas Zappa... De plus, le titre précédent s'appelle Krank... et pas Frank... donc Frank Zappa et Krank pas Zappa ! Tout simplement.

Du 8 décembre 2014 au 13 janvier 2015

À écouter

Hippie Diktat : *Black Peplum* (Coax)
Coax Orchestra : *Lent Et Sexuel* (Coax)
Julien Desprez : *Acapulco* (Coax)
Jean-Louis : *Jean Louis* (Coax)
Tweedle Dee : *Tweedle Dee* (Coax)
Radiation 10 : *Radiation 10* (Coax)
Richard Comte : *Innermap* (Coax)
Pipeline : *Pipeline* (Coax)

LES BEAUX ÉTATS D'ÉMOUVANCE

Entretien avec Claude Tchamitchian . Propos recueillis par Robert Packard . Illustration de Pic

Faire des disques, c'est insister sur la nécessité de la présence, authentifier les croisements de la fragilité et de l'inquiétude avec la beauté et la délivrance. C'est en un mouvement ample - un trait d'archet portant loin - que le contrebassiste Claude Tchamitchian a conçu les disques Émouvance en 1994. 20 ans et 35 disques plus tard, le sens multiple et toujours resserré d'Émouvance, fait de compagnonnages exemplaires, met en valeur des prises de position au cœur d'une action musicale perpétuellement en quête de conscience.

1994 - le monde envoie beaucoup de signaux de toutes sortes, par exemple : le génocide du Rwanda, la capture de Carlos (pas le chanteur), le départ des troupes françaises, anglaises, américaines et russes de Berlin, les négociations entre l'Arménie et l'Azerbaïdjan, l'inauguration du tunnel sous la Manche, la présidence de Nelson Mandela en Afrique du Sud, le soulèvement zapatiste au Mexique, l'arrestation de Florence Rey, le suicide de Kurt Cobain, la mort de Guy Debord, le triomphe de Céline Dion. Quel sens cela a-t-il de créer une maison de disques dans ce monde-là ?

Comme tout un chacun je suis inscrit dans mon époque et les événements que tu cites, historiques, sociaux et politiques, m'ont bien évidemment concerné, touché ou ému. Ceci étant dit, si interaction il y a avec la création d'Émouvance, elle est « involontaire », seules la nécessité musicale et ma volonté militante par rapport à cette famille musicale m'a amené à créer le label.

Le nom « Émouvance » évoque une sorte de collusion entre mouvement et émotion, comment a-t-il été choisi ?

Tu as parfaitement compris. Lorsque j'ai cherché le nom, je voulais quelque chose de court et qui puisse résumer certains fondamentaux. En faisant une liste de ceux-ci sur une feuille, je suis finalement arrivé à « mouvance » et « émotion ». Émouvance est donc la contraction de ces deux mots.

Y a-t-il une direction musicale précise ? Une mission ? A-t-elle changé au fil des ans ?

En aucun cas une mission. En revanche, une volonté claire et affirmée de soutenir des projets qui sont à la croisée des chemins entre écriture et improvisation et qui soient également inscrits dans une pratique vivante. Émouvance produit des musiques qui sont avant tout des musiques de scène et dont le disque est la photo instantanée à un moment donné. Si évolution il y a, c'est par rapport à l'évolution même de la musique et des propositions qui sont faites à Émouvance. Comme tout ce qui concerne l'art vivant, il suit, évolue, et témoigne de son époque.

Quelle idée préside à l'orientation visuelle des pochettes, à la représentation de la musique ?

Il faudrait pour cela en parler à K' san Kag, responsable du visuel. En général, les musiciens peuvent amener des éléments mais c'est lui qui aura toujours le mot final. Depuis le premier album, nous travaillons toujours avec le même graphiste, ce qui nous garantit l'homogénéité de notre ligne graphique. Aucune pochette n'a cependant été réalisée sans que le graphiste ait soigneusement écouté la bande voire assisté soit à un concert du groupe, soit à l'enregistrement du cd.

Peut-on parler d'influences d'autres maisons de disques ?

Je ne sais pas si l'on peut parler d'influences, mais il est évident que j'ai le désir qu'Émouvance soit inscrit dans une « famille » de labels qui défendent au travers de leur production une implication musicale et poétique comparable. En France, je pense bien évidemment à nato, mais également à In Situ ou Evidence qu'avaient fondé Sylvain Kassap et Didier Levallet. Je pense également à « La nuit transfigurée » de Thierry Mathias... Mille excuses pour ceux que je ne cite pas ici, car heureusement la liste n'est pas si courte !

En 2014, les musiciens ont-ils besoin de disques ?

Non seulement les musiciens mais les auditeurs également. C'est par la volonté de certaines majors compagnies, de certains courants financiers qu'on veut nous faire croire que la dématérialisation de la musique est le prochain nec plus ultra, alors que ce ne sera qu'un moyen de plus, très dangereux, de nous asservir aux lois commerciales et de rendre la lisibilité des indépendants encore plus difficile. D'autre part, l'objet disque est essentiel dans la pratique professionnelle de tout musicien, notamment pour sa diffusion et il permet une utilisation très comparable à celle du livre pour tout un chacun : on peut utiliser un disque comme on utiliserait un livre d'une bibliothèque ce qui est à mon sens impossible par rapport à la musique par internet où le rapport au temps rend une telle pratique beaucoup plus difficile.



La phrase de Paul Nizan au début d'*Aden Arabie* : « Je ne laisserai personne dire qu'avoir 20 ans est le plus bel âge de la vie. » est-elle aujourd'hui de quelque résonance, de quelque émouvance ?

S'il fallait te répondre sur le plan personnel, je serais assez d'accord avec Paul Nizan, mais par rapport au label, c'est surtout une immense satisfaction d'être toujours là au bout de 20 ans avec autant d'envie et de curiosité, et autant, sinon plus, de projets qu'à la création d'Émouvance. Je pense que plus que jamais, notre époque a besoin de gens qui affirment leur volonté de travailler sur l'imaginaire et tentent de freiner cette grandissante dictature du divertissement.

Le 19 décembre 2014

À écouter

parmi l'ensemble des 35 références du catalogue disponible aux Allumés du Jazz

François Raulin - Stephan Oliva : *Tristano* (Émouvance)
Claude Tchamitchian : *Grand Lousadzak* (Émouvance)
Barre Phillips : *Journal Violone 9* (Émouvance)
Joe McPhee - Raymond Boni : *Voices & Dreams* (Émouvance)
Fournier - Deschepper - Séguron : *Tota la vertat* (Émouvance)
Araik Bartikian : *Monodiques* (Émouvance)
Hélène Labarrière : *Les temps chagent* (Émouvance)
Claude Tchamitchian : *Another Childhood* (Émouvance)
Roy - Courtois - Tchamitchian : *Amarco* (Émouvance)
Guillaume Roy : *From scratch* (Émouvance)

POINT SHOW DEVANT



Entretien avec
Bruno Marvier,
responsable du magasin
Point Show, à Limoges
Propos recueillis par
Thierry Mazaud
Illustration de
Marianne Thé

Depuis 37 ans, Limoges compte un disquaire de référence, Point Show, qui sait bien aussi que « nous avons besoin de ce disque ! ».

Pourquoi vendre de la musique ? Est-ce une passion ancienne ? Un héritage familial ?

J'avoue m'interroger moi-même. Mais pourquoi diable avoir choisi ce métier ? Je pense qu'au départ, on peut parler de passion, issue de l'adolescence, avec notamment les bords entre copains.

L'aventure a commencé quand et comment ?

Vous avez raison de parler d'aventure, car au début on est vraiment partis la fleur au fusil, sans la moindre étude de marché ni connaissance particulière du système de distribution. C'était en septembre 1977 avec mon associé Didier Demaison. Nous avons ouvert une petite boutique de 30 m² au 83 avenue De Lattre, un quartier un peu éloigné du centre-ville commerçant car nous n'étions pas très riches. Nos maigres économies et 5000 francs chacun empruntés à nos grand-mères. On s'est très vite rendu compte que nos petits moyens ne nous permettaient pas de travailler en direct avec les maisons de disques (*) qui demandaient des sommes très importantes pour les ouvertures de comptes. Nous nous sommes donc adressés à un grossiste indépendant spécialisé : Disco Centre à Clermont-Ferrand, devenu par la suite SDO. A l'époque le disque était vendu à prix fixe et unique (comme le livre actuellement) avec un système de grille alphabétique. Par exemple, un disque estampillé Y coûtait 37,50 francs, un autre portant la lettre A : 40 francs. Il était frappé d'une TVA au taux majoré (dite « TVA de luxe ») à savoir 33,33% soit le même régime fiscal que le caviar et les films pornos !

Ce qui laissait une marge brute d'environ 20% (A titre de comparaison, la marge actuelle avoisine plutôt les 10%). Nous avons par la suite agrandi notre boutique à 50 m² puis abandonné le grossiste pour travailler en direct avec les éditeurs. Et en octobre 1988, nous avons déménagé au centre-ville dans une boutique plus vaste, au 6 rue Elie Berthet, notre emplacement actuel.

Le disquaire est-il encore un conseiller que l'on sollicite ?

C'est ce pourquoi j'aime ce métier. C'est là que se trouve la valeur ajoutée du vrai disquaire. La demande de conseil, qui s'était raréfiée avec les « années CD » (1985-2010), est maintenant plus forte. D'abord, parce qu'il n'y a plus beaucoup de disquaires (je parle évidemment des vrais disquaires, pas de ceux qui vendent aussi des cafetières et des aspirateurs : suivez mon regard...) et ensuite, l'engouement récent, notamment chez les plus jeunes, pour le disque vinyle a recréé du lien. On reparle musique : quel bonheur !

La clientèle d'un disquaire indépendant est-elle nécessairement curieuse ?

Pas nécessairement, mais elle a tendance à le redevenir pour les mêmes raisons que précédemment. Ça va de : « C'est quoi le disque que vous passez ? » à « Les 33 tours, c'est les grands ou les petits ? »

Les fidèles de Point Show vont-ils souvent voir et écouter des concerts ?

Oui. L'offre de spectacles vivants a décuplé ces dernières années et le public a suivi. Nous vendons beaucoup de places et pas que pour des « gros » concerts. Là aussi, la curiosité pour des artistes moins connus qui vont se produire dans des petites salles va de pair avec la clientèle du disquaire indépendant.

Quel amateur de musique êtes-vous ?

Boulimique. Tout m'intéresse. Tous les genres, et aussi le mélange des genres. J'ai la chance de pouvoir écouter quasiment tout ce qui sort et on peut faire des découvertes incroyables. La seule limite étant bien sûr le temps, surtout en période d'intenses sorties.

Comment faites-vous votre place entre les sites de vente sur Internet et le téléchargement ?

Il faut lutter avec ses armes. Le conseil, évoqué précédemment, en est une très importante. Faire éventuellement des recherches approfondies pour satisfaire un client, importer des produits non disponibles en France, donner son avis sur une in-

terprétation, etc. D'une manière générale, répondre à la demande, aussi pointue soit-elle. Bref, ce que ne peut, ou ne veut pas faire le vendeur Internet.

Le téléchargement est un autre débat. C'est une manière différente de consommer de la musique. On connaît maintenant les limites qualitatives des formats fichiers (MP3 et autres). Certains s'en satisfont, d'autres pas. Moi, je préfère quand Louis Armstrong est dans mon salon plutôt que sortant d'un haut-parleur d'ascenseur...

Quelle place idéale devrait avoir la musique dans la vie de tous les jours, selon vous ?

Ça, c'est une question pour le bac de philo ! Je crois qu'il est impossible de dissocier la notion de plaisir. Alors la place idéale c'est... le plus souvent possible.

Quel avenir pour les disquaires ?

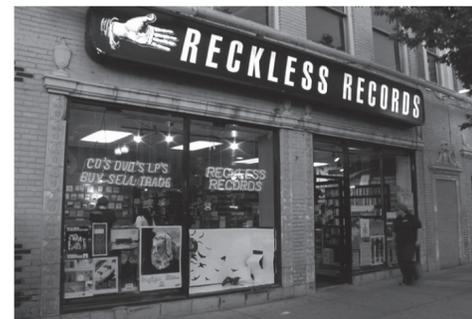
On ne donnait pas cher de notre peau il y a 10 ans. Certains résistants, dont nous faisons partie, sont encore là. Pour combien de temps ? C'est le consommateur qui va décider. La mondialisation et le tout Internet ont déjà fait des ravages incommensurables. Le retour, pour le moins inattendu, du vinyle, est un signe d'espoir. Comme si l'individu avait besoin de re-matérialiser ses émotions. La victoire de la sensualité sur le virtuel ? Rendez-vous dans 10 ans.

La vente dont vous êtes le plus fier ?

Pas une plus qu'une autre. Mais comme il faut bien répondre à votre question, alors je dirais la première. Et le gagnant est : le 33 tours de Bryan Ferry *In your mind* (Polydor) vendu le samedi 10 septembre 1977 à 11 heures.

Le 3 janvier 2015

(*) A l'époque, les principaux étaient Phonogram, Pathé Marconi, Polydor, Barclay, RCA, CBS, Carrère, Sonopresse, Vogue, Ades, Auvidis et Harmonia Mundi



I NEED THAT RECORD!

Entretien avec **Brendan Toller**. Propos recueillis et traduits par **Raymond Vurluz**

I need that record, titre éloquent du premier film du réalisateur Brendan Toller, dresse en 2008 un état du changement s'opérant aux USA alors que disparaissent les uns après les autres de nombreux disquaires. L'internet solitaire bien sûr, les dérèglements avides de l'industrie musicale, mais aussi la folie de l'immobilier lors du non renouvellement de baux de ces magasins pour les céder aux chaînes sinistrement habituelles. Le film de Brendan Toller montre les petits drames humains qui se jouent dans cette transformation, dans cette perte. Il nous fait prendre conscience, avec une certaine grâce, de ce que nous devons vraiment aux disquaires, à quel point quelque chose d'important s'est joué (se joue encore) en ces lieux pour le devenir de la musique, son lien humain. Si l'on y voit Thurston Moore, Glenn Branca, Legs McNeil, Lenny Kaye et même Noam Chomsky, les personnages principaux sont bien celles et ceux qui donnent vie à ces étonnants lieux, à leur force sociale, les animateurs d'un précieux petit monde. Le film, qui a eu sa part de succès aux USA (mais aussi en Angleterre, au Canada, en Australie, au Brésil, au Danemark et en Allemagne), n'a pour l'instant jamais été montré en France (à l'exception d'une projection en 2009).

Qu'est-ce qui vous a poussé à devenir cinéaste ?

J'ai commencé à faire des films à l'âge de 16 ans. J'imaginai alors écrire pour le XXI^e siècle à partir d'une sorte de *mixtape* visuelle. J'ai poursuivi cette idée pendant quatre années d'études au Hampshire College à Amherst (Massachusetts) où j'ai commencé à esquisser *I need that record*. Maintenant, mon objectif est d'être une sorte d'équivalent filmique de Greil Marcus ⁽¹⁾. Dès le début, j'ai été influencé par des cinéastes documentaires comme Michael Moore, D.A. Pennebaker, les frères Maysles et je continue à être inspiré par des cinéastes comme Abraham Ravett, Penny Lane, Julien Temple et bien d'autres encore.

Pourquoi commencer par un film sur la situation des disquaires en 2008 ?

En 2008, les principaux médias clamaient bien vite que le téléchargement sonnait le glas de tout support physique pour la musique. Ils omettaient de prendre en compte une autre perte, celle des espaces où les gens aiment à se rencontrer, échanger, découvrir. Ce fait ne peut être ignoré ou sous-estimé. Disquaires, bars, librairies, cafés ont tous aidé à forger des communautés. Les gens ont besoin de lieux d'échange, de partager des idées, de sortir, de montrer leurs réalisations. Sans lieu de rencontre, aucune scène n'émerge. Beaucoup de scènes ont eu à se réinventer ou alors à partir en poussette. C'est épouvantable. *I need that record* raconte l'histoire de ce qui a été perdu et pourquoi ça l'a été dans le domaine musical, et ce plus spécifiquement aux

Etats-Unis où notre situation se fait l'écho d'une autre, mondiale. Une fois cela posé, c'est aussi un film qui a son lot d'espoir. La résurgence du disque vinyle en est un signe.

Comment avez-vous choisi les différents participants ?

J'ai fait l'inventaire mentalement des musiciens dont je suis fan, mais aussi d'artistes ayant des points de vue distincts. Mes préférences vont vers le côté punk. J'aime que *I need that record* confronte les points de vue de Glenn Branca, Noam Chomsky et Mike Watt dans un même espace. Ce qui peut réunir ces personnalités ? La musique. La *lingua franca* antérieure au langage. J'ai décidé d'inclure Noam Chomsky parce qu'il fournit un commentaire essentiel sur les effets du développement des multinationales au niveau mondial ; ces grandes entreprises contre les petites boutiques locales à papa et maman et les magasins indépendants. On peut voir l'Internet comme force progressiste, mais il y a des lacunes à combler, des vides à remplir. La technologie évolue plus vite que la mise en œuvre sonore. Je pense que l'Internet a d'abord été considéré comme le grand égalisateur. Nous sommes maintenant en 2014, 6 ans plus tard. Nous avons un service comme Spotify, qui est ce que Napster aurait été une décennie plus tôt si l'industrie de la musique n'avait pas été si tenace. N'importe qui ayant accès aux réseaux sociaux peut comprendre le point de vue des artistes à propos de Spotify et autres services semblables. Le streaming réduit la musique à une bouchée de pain.

Votre film a été tourné en 2008, malgré pas mal d'inquiétudes, de difficultés croissantes et de souffrances sérieuses, les disques sont encore parmi nous alors que le téléchargement payant montre déjà des signes de déclin. La musique gratuite semble être devenue une évidence pour beaucoup. Où en est-on ?
L'effondrement de l'industrie de la musique doit être imputé aux magnats des entreprises qui refusaient de s'adapter. Ces têtes aux cheveux gris qui pensaient que leur fric pouvait contrôler et arrêter des millions de consommateurs désireux de choix nouveaux. Il est incroyablement ironique que le single le plus vendu de la deuxième moitié des années 90 soit le « Bye-Bye-Bye » de N Sync. Le summum de la pop fabriqué, délivrant une prophétie pour nous tous. L'Internet a certes inévitablement rendu nos vies plus riches avec davantage d'accès à l'information et à la communication, mais l'outil idéal et utopique pour la création artistique et une compensation adéquate n'existe toujours pas. Comme l'a dit Hunter S. Thompson ⁽²⁾ « *Le business de la musique est une tranchée d'argent cruelle et peu profonde, un long couloir en plastique où les voleurs et les proxénètes courent librement, et les hommes bons meurent comme des chiens. Il y a aussi un aspect négatif* ». Il semble que nous cherchions pas à pas à trouver un environnement idéal pour l'art, mais il faut bien reconnaître qu'il y a du boulot en perspective. La musique a principalement été jouée en direct. La musique enregistrée existe depuis un bon siècle, pas plus. Aujourd'hui, il semble que les tournées et les objets



dérivés maintiennent l'industrie musicale à flot, mais on doit insister : « *Et pourquoi pas la musique enregistrée ?* » avant de tout laisser à vau-l'eau.

Le sous-titre du film est « La mort (ou la survie possible) des disquaires indépendants ». Six ans après, croyez-vous cette survie possible ?

Les super magasins de disques qui ont survécu à la tempête sont encore meilleurs aujourd'hui. Il y en a aussi de nouveaux qui se créent avec des idées fraîches. Le disque vinyle est de retour. Ces deux aspects méritent d'être fêtés.

Votre film a-t-il encore un impact ?

Le public adore le film, il reste toujours d'actualité 6 ans plus tard.

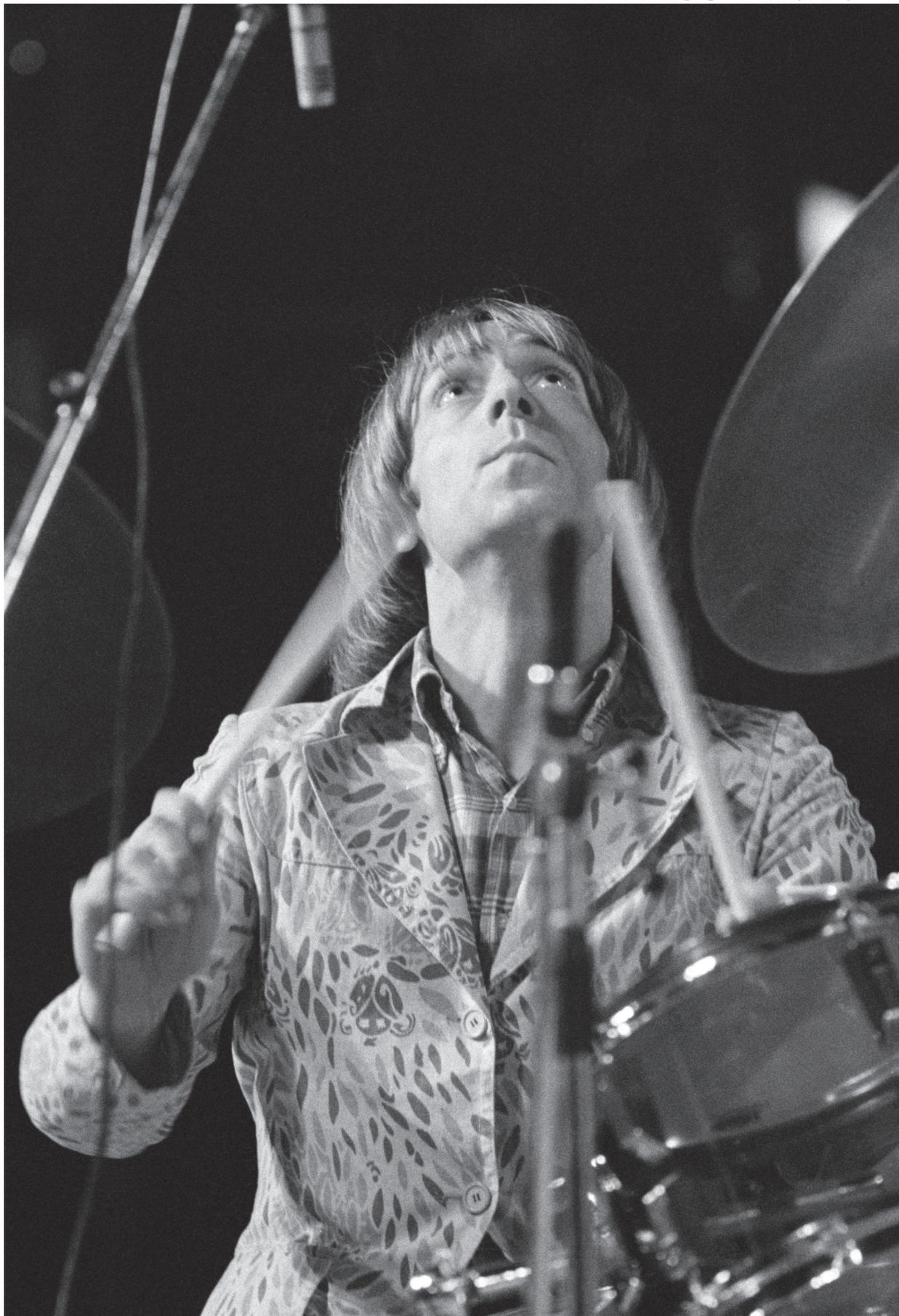
Le 9 décembre 2014

(1) Critique de rock américain, auteur de *Lipstick Traces : Une histoire secrète du 20^e siècle* (1989 - Éditions Allia) et de plusieurs ouvrages sur Bob Dylan

(2) Journaliste dit de style Gonzo, volontairement subjectif utilisant la première personne et l'engagement politique. Auteur de *Hell's Angels* et *Las Vegas Parano*

Le site du film : http://ineedthatrecord.com/L_Need_That_Record!/I_Need_That_Record!.html (on peut y acheter le DVD en version américaine - sans sous-titres - ou préféablement se le procurer chez un disquaire / libraire indépendant)

Photographie de Guy Le Querrec



Jacques Thollot à Transmusiques, le samedi 7 octobre 1978. Chapiteau de la Porte de Pantin. Paris 19. Festival organisé par le journal Libération

On va tous mourir. D'accord. Mais quand même...

On dirait que c'est la mode en ce moment. Tout le monde y passe. Le truc bizarre, c'est que tout le monde meurt à l'hôpital. On naît à l'hôpital et on y meurt aussi. Le grand tour. Le truc, c'est d'essayer de pas passer trop souvent par là... Faut faire des détours... Changer de trottoir quand on passe devant... Éviter même certaines stations de métro ou de bus, trop proches... Pas facile... Et si on meurt à la maison : enquête de police, et autopsie... Vous n'êtes pas passé à l'hôpital ? Direction l'Institut médico-légal... Pas de discussion. On n'échappe pas à la modernité comme ça... Tout le monde y passe ! On devrait commencer à s'habituer... Mais non, en fait, on s'y fait pas. Même Pinochet quand il est mort, on n'arrivait pas à être vraiment heureux. Pas par compassion, c'est sûr... On se disait qu'il n'allait même pas payer pour ce qu'il avait fait ce *concha de su madre*. Alors la famille, les potes... C'est dur. En fait, les copains, je continue souvent à les voir de temps en temps. L'autre jour, c'était Richard, au coin de la rue de Saintonge... Il passait avec son sourire en coin et son violon sous le bras... Et quand j'arrive au coin, plus personne ; même pas une ombre ou une silhouette qui disparaît... Ou alors, le téléphone qui sonne... J'entends François, mon frère de zarb, qui commence à me raconter une connerie et puis les lignes se croisent et c'est un gars qui veut me vendre des fenêtres ou une cuisine. Et puis Franck, chaque fois que j'entre dans un bar, j'entends son rire... Bon, ça c'est les potes... Mais il y a aussi ceux qui auraient pu le devenir ; et puis, ça s'est pas fait... Même pas une vraie histoire pour se raccrocher... Juste un souvenir comme ça. Et tous les autres... Ceux qu'on a connus un peu et appréciés sans aller vraiment plus loin... Jacques Thollot, par exemple... On s'était rencontré il n'y a pas si longtemps. C'était à Marseille pour le festival « Nuits D'hiver », au GRIM. Le festival était consacré aux batteurs et percussionnistes. Je jouais en duo avec Mirtha Pozzi. Il y avait des « *soirées solos de batterie* ». Notamment Jacques Thollot... On a fait une émission à Radio Grenouille ensemble. J'ai dit dans le micro toute l'importance qu'avait Thollot pour l'histoire de la batterie, en France et ailleurs ; sa singularité, notamment son sens incroyable de la polyrythmie... Pas dans une construction intellectuelle : dans une multiplicité des fils thématiques... Un genre de polysémie rythmique. J'ai aussi insulté copieusement, mais au conditionnel, tous les batteurs, boîtyrhythmistes et percussionnistes qui auraient osé imaginer ne pas venir au concert. Il était mort de rire - et assez touché je crois...



TEMPUS FUGIT

Texte de Pablo Cueco . Illustration de Nathalie Ferlut

Après, on a pas mal parlé... Il y a eu le concert... Il a commencé un truc incroyable à la batterie. On sentait la salle décoller... C'était assez simple, en fait, mais parfait... Et ça swinguait du feu de dieu. Ça brûlait les planches, pas de doute... D'un coup, il s'est arrêté. Il a pesté contre l'impossibilité d'avoir une batterie bien accordée... Il a donné quelques tours de clés à la caisse claire, et c'est reparti... De là où il en était... Quelques minutes et puis... Stop ! Nouveau marronnage contre l'accord des batteries en général et celle-ci en particulier, nouveaux tours de clés... Re-démarrage... Stop à nouveau... Regard en double take vers le bord de la scène... Goshhh ! Un piano... Il quitte la batterie, saute sur le piano et joue plus d'une heure sans arrêter sur un instrument totalement désaccordé. Mais ça faisait une musique incroyable. Comme si les idées ne passaient pas vraiment par l'instrument. Je l'ai revu par hasard quelques mois plus tard à Paris à la terrasse du Petit Trou de Bretagne, un bistrot fameux de mon quartier. Il était avec sa compagne ; on a passé

un moment du tonnerre... Du vrai pur authentique délire de poésie brutale comme on en fait plus. Et puis un concert de sa musique au Sunset... Je ne voulais pas rater ce truc... Un nouveau CD, la musique de Jacques Thollot, produit par Jean Rochard, avec une super équipe... Le concert a commencé en queue de poisson, un peu bizarre... On sentait qu'ils cherchaient leurs marques... Au milieu du premier morceau, Claude Tchamitchian a pris un solo de basse... Une classe incroyable... Comme s'il posait d'un coup le niveau auquel cet orchestre devait aspirer... « *La terre promise est là les gars ! Et pour y arriver, va falloir s'y mettre en vrai !* » Je ne sais pas s'ils l'ont ressenti comme ça... Chacun se fait son histoire... Mais la musique s'est d'un coup clarifiée. Chacun prenant sa place sans gêner les autres. Et c'est monté jusqu'au bout du concert et des rappels... Claude bien sûr, avec cet équilibre et cette précision dans le son, le placement, la pertinence... Tony Hymas toujours là, british à sa façon, élégant sans ostentation, toujours à l'écoute, au Ser-

vice de sa Majesté la Musique... Un Nathan Hanson flamboyant, décidé, imposant, physique, fonceur, sur tous les coups... Et puis Jacques Thollot... Il jouait au début un peu comme s'il n'arrivait pas à y croire, comme s'il n'arrivait pas à totalement ajuster, à connecter entre la composition musicale – il signait le répertoire – et le rôle de batteur... Et puis la magie a fait tourner le monde... Il est devenu éblouissant... Dans et avec l'orchestre... Et en solo aussi... Faut croire que la batterie était accordée, ce coup-là... On a fini avec l'impression d'avoir vécu un moment de musique rare et puissant. Un truc dont on ne se remet pas « comme ça ». On était troublés et enthousiastes. Merci à eux en tout cas. Après, Jacques était fatigué et entouré, on n'a pas pu trop parler... Je m'étais dit que j'allais lui écrire... Et il est mort... Pas perdre de temps... Pas se perdre... Se perdre... Perdre...

Le 27 novembre 2014



A MUSICAL MYSTERY TOUR

Entretien avec **Iouri Lnogradski**. Propos recueillis par **Bruno Tocanne**. Texte de **Bruno Tocanne**. Illustration de **Jazzi**

La Russie est une terre de musique, chants épiques et diphoniques, takmak... Le tsar Alexis 1er, effrayé par son enracinement populaire, tenta même avec l'église orthodoxe d'en limiter brutalement le « diabolisme ». Mikhaïl Glinka, Piotr Ilitch Tchaïkovski, Nikolaï Rimski-Korsakov, Serge Rachmaninoff, Igor Stravinsky puis sous l'ère soviétique, Aram Khatchaturian, Serge Prokofiev, Dmitri Chostakovitch, sont des compositeurs essentiels du devenir de la musique mondiale. Le jazz n'est pas en reste, on a en tête le trio Ganelin, Vladimir Tarasov ou Valery Ponomarev... Bruno Tocanne est revenu enchanté de son été russe et sa participation au projet du fort singulier festival itinérant MuzEnergO. Pour le Journal des Allumés du Jazz, il a interviewé son concepteur Iouri Lnogradski.

Cela fait des années que beaucoup réfléchissent, en France et en Europe, de colloques en réunions, au bien fondé d'un projet de festival itinérant qui puisse présenter un panel des musiques créatives d'aujourd'hui aussi bien en secteur rural qu'en secteur urbain et péri-urbain, aussi bien sur de petites scènes, dans de petits festivals, qu'au sein de plus prestigieuses structures de diffusion... Si on y ajoute la dimension hors « chapelles » esthétiques, le free rock côtoyant le jazz d'aujourd'hui aussi bien que des musiques électro, traditionnelles, des artistes prêts à jouer ce jeu des rencontres imprévisibles, des échanges informels (à la fois sur scène et avec le public) et à accepter une certaine part de risque, nous voilà au cœur du projet « MuzEnergO ».

« MuzEnergO Tour 2014 » ou plus de quarante musiciens de nationalités différentes (Français, Suisses, Espagnols, Portugais, Finlandais, Anglais, Américains, Russes, Arméniens...), de toutes générations, pendant presque deux mois, plus de 12 000 km en bus sur les traces du Transsibérien, et ce jusqu'au lac Baïkal, plus

de 45 concerts allant du prestigieux Philharmonique de Krasnoyarsk au club de jazz local en passant par d'imposants festivals à Perm ou à Ulan Ude, tout près de la frontière de la Mongolie... Si nous savions que le public russe était électorique, ceci s'est largement confirmé (y compris en restant des heures à écouter, stoïque, sous la pluie). MuzEnergO, structure basée à quelques encablures de Moscou (Dubna), est portée principalement par Iouri Lnogradski, avec lequel j'ai souhaité m'entretenir. Son énergie, son « militantisme », sa foi, son investissement me rappellent furieusement ceux des « jazz actions » et autres structures associatives de la France des années 70 ! Ceux qui ont vraiment porté nos musiques à bout de bras. Aucune nostalgie dans mon propos, et il faut se réjouir de la prise en compte de nos pratiques artistiques par les institutions culturelles (même si elles sont insuffisantes), mais plutôt des questionnements sur ce que nous sommes devenus depuis. Et si la « structuration » du secteur du jazz et des musiques innovantes, sa « professionnalisation », son système d'aides, la volonté de développer là comme ailleurs,

une économie calquée sur le modèle de l'industrie nous avaient fait perdre de vue l'essentiel ? Et si tous les dispositifs mis en place ces dernières années étaient plutôt un frein aux propositions alternatives ? Et si les difficultés rencontrées par les musiciens pour présenter plus souvent et régulièrement leurs propositions artistiques au(x) public(s) sur scène, hors de ces dispositifs, réservés à un petit nombre et plutôt dirigés vers les « émergents », étaient aussi liées à cet écosystème (pour citer Aurélie Filippetti, notre ex-ministre de la culture), certes plus organisé, plus structuré, mais beaucoup plus « élitiste » ? Je me garderais bien de trancher ici et je reste évidemment très attaché à la notion de « service public » en matière de culture, mais je pense qu'une telle expérience, comme d'autres, peut contribuer à mener une réflexion alternative sur les dispositifs à développer pour favoriser la diffusion du jazz et des musiques innovantes, en France et en dehors de l'hexagone, en évitant de ne la penser qu'en terme de rentabilité immédiate, de marchandisation, d'évaluation constante ou de concurrence acharnée.

Peux-tu nous donner la genèse du projet MuzEnergO ?

Je travaillais comme journaliste indépendant et producteur pour des grandes entreprises de musique à Moscou. J'ai été invité à Dubna - à 100 km de Moscou, ville bâtie dans les années 50 sur des marais en pleine forêt, grâce à une collaboration entre plusieurs pays communistes et où se trouve un centre de recherche nucléaire - par certains amateurs locaux pour un concert d'Arkasy Shilkloper, célèbre musicien russe qui joue du cor français et du cor des Alpes et qui a enregistré chez ECM... Je suis vraiment tombé amoureux de cette ville dès la première visite - très calme, verte, intellectuelle. Nous avons alors parlé de jazz avec la personne qui m'a invité. Ils n'avaient jamais eu de festival. Je lui ai proposé d'en organiser un : je m'occuperais de la programmation de l'événement et elle ferait le travail au niveau local. Nous l'avons finalement organisé à la mi-septembre 2007, et, si bien sûr ça a été un désastre financier, le public a beaucoup apprécié. Très vite, j'ai pris la décision d'habiter à Dubna et d'y travailler comme pigiste sur internet, mais en mettant toute

mon énergie, en consacrant ma « vraie vie » à ce projet de festival. Nous avons décidé de faire trois éditions par an. Nous l'avons intitulé « MuzEnergO », une sorte de blague. Dans la région de Moscou, il y a une société gouvernementale nommée « Mose-nergO » qui vend de l'électricité aux résidents. Ainsi nous avons à la fois un nom « original » et un peu ironique (comme si nous, nous vendions quelque chose d'absolument indispensable à toute personne contemporaine). Dès le début, l'idée était de programmer toutes sortes d'esthétiques musicales, idée franchement vraiment folle et ambitieuse : je voulais prouver qu'un événement sérieux qui propose des musiques considérées comme « non populaires » pouvait avoir lieu plusieurs fois par an loin des grandes villes. Façon de briser tous les stéréotypes à la fois.

Comment le projet a-t-il évolué ?

Nous avons organisé environ 11-12 événements sur quatre ans, en commençant par un festival d'été gratuit en plein air, puis nous avons ajouté de plus en plus de concerts entre chaque édition, obtenant un certain niveau de reconnaissance et de respect. Nous avons ensuite pu collaborer avec des ambassades, des fondations ou des sociétés civiles, structures culturelles... À ce jour, 25 pays ont été représentés à Dubna. Mais la personne qui au départ m'avait demandé d'organiser cet événement a dû renoncer pour des raisons professionnelles. Du coup MuzEnergO est devenu une structure dirigée par une seule personne, ce qui était, je m'en rends compte maintenant, une mauvaise idée. À cette période nous nous sommes tournés vers des événements qui m'étaient plus « personnels », du coup moins ouverts sur l'ensemble des musiques d'aujourd'hui. Les gens ont commencé à parfois se lasser, et l'équilibre stylistique qui avait été créé par la présence de

connectés avec un festival unique en son genre à Ustuu-Huree, vers Tuva, où j'ai eu en 2004 une sorte de révélation. Les gens de Tuva me répétaient sans cesse la devise de Gengis Khan : « *N'agissez pas si vous avez peur, et n'ayez pas peur si vous agissez* ». En 2004, ils ont réussi à programmer le Sun Ra Arkestra dans un festival au milieu de nulle part, devant des milliers de nomades qui n'avaient jamais entendu ces types de musiques. Ça m'a beaucoup impressionné. Donc, en 2012, j'ai décidé « d'offrir » mon idée de festival clé en main pour les remercier. J'estimais que je pouvais organiser moi-même certaines choses avec plus de maîtrise en terme de planification et de fonctionnement. Nous avons donc accueilli des groupes et des musiciens de 8 pays, y compris du Chili et du Brésil, avons loué un bus et sommes partis pour un mois sur les routes, jouant dans toutes sortes de lieux devant des publics parfois avertis, parfois totalement novices. Par ailleurs, cerise sur le gâteau, Dasha qui est mon principal co-producteur est aussi la fille de cet homme qui m'avait invité à Dubna, Dmitry Nikitski ! En matière de programmation, nous avons retenu plusieurs groupes et solistes à qui nous avons donné la possibilité de se rencontrer les uns les autres. Face à la diversité des types de concerts et en fonction des disponibilités de chacun, rapidement il s'est avéré qu'un ou plusieurs des musiciens présents ont plutôt été invités à se produire avec certains des groupes constitués, cette décision pouvant se prendre dans le bus la veille ou le jour même ! Une très grande partie de ce travail a été réalisée par le guitariste français Alain Blesing, qui a vraiment réfléchi à mon projet et fait un énorme effort pour gérer ces rencontres. Je pourrais dire que nous avons créé non seulement un « festival itinérant », mais aussi un festival évolutif puisque chaque nouvelle ville a eu droit à un tout nouveau programme, avec des idées différentes, des invités variant d'un jour à l'autre, avec différents répertoires et ainsi de suite. Sur plusieurs scènes gratuites en plein air où les gens s'attendaient à entendre des standards de jazz, nous avons par exemple mis sur pied un big band absolument fou mené de manière intuitive par le Catalan, Marc Egea. Pour l'été 2014, nous sommes allés plus loin, jusque sur le côté est du lac Baïkal. Les musiciens ont dû être suffisamment robustes pour couvrir 10 000 km dans le bus en 40 jours. Je ne me préoccupe pas de savoir si c'est « jazz » ou « populaire » ou « rock », seule la pertinence du contenu artistique m'importe et ce sont de toutes façons les musiciens invités qui décident de ce qu'ils vont jouer. En tournée je ne suis pas le « directeur artistique », mon rôle est d'ouvrir le champ des possibles à tout le monde - musiciens, auditeurs, organisateurs, public...

Et toi, comment en es-tu arrivé là ?

Lorsque j'étais un gamin de 14-15 ans découvrant le monde des musiques sur scène (en dehors de celles diffusées par la télévision, de la soupe commerciale qui nous était infligée !), beaucoup de personnes m'ont conseillé, parfois accidentellement : certains disquaires passionnés m'ont suggéré des musiques de jeunes musiciens qui s'essayaient hors des sentiers battus, des aînés de mes amis m'ont donné certains LPs et ainsi de suite... Je suis certain que ce gamin de 14 ans n'aurait jamais pu devenir ce que je suis aujourd'hui s'il n'avait pas bénéficié de ces influences et de ces ouvertures imprévisibles. Et le monde est plein de ces mêmes enfants aujourd'hui. C'est ma façon de « changer un peu le monde », en permettant à ces enfants d'accéder à de nouvelles influences autres que celles auxquelles ils ont accès, que celles qui leur sont imposées et de les ouvrir à d'autres possibles. Non pas par l'enseignement ou en les y obligeant mais en leur offrant l'opportunité de connaître, d'entendre, de voir autre chose.

Enfin, penses-tu que mettre tous ces musiciens dans des conditions parfois si différentes de leurs habitudes, parfois même dans des conditions extrêmes (sonorisation, nourriture, hébergement) en les faisant vivre et voyager ensemble dans un bus sur plus de 10 000 km est une façon de faire sortir d'eux-mêmes, du coup de faire en sorte qu'ils jouent différemment, avec plus d'urgence, dans une relation au public plus attentive ?

C'est en fait une conséquence, pas le but initial. Mais dès les premiers jours, cette situation devient une valeur par elle-même... Au final, tout le monde reste assez fasciné par ce qui se crée. Pas le temps de trop penser à se plaindre, à essayer de modifier quoi que ce soit. Il y a une nécessité à agir comme si c'était la première et la dernière fois à chaque nouvelle étape. Cela ajoute beaucoup de spontanéité, chaque nouvelle ville devient une expérience totalement nouvelle, un peu comme le premier concert d'un musicien devant une grande foule. J'aime vraiment ce sentiment instable lorsque chaque musicien doit trouver un moyen de toucher le public initié ou non, tout ça débouche sur des émotions très particulières.

Le 18 septembre 2014

() Pour les musiciens français, cette tournée n'a été rendue possible que grâce à l'aide aux transports internationaux de la Spedidam, aux aides à l'export de la Région Rhône-Alpes et aux aides à la diffusion de l'Adami, ainsi qu'à l'Alliance Française de Samara. Par contre, on a pu constater une indifférence certaine des Instituts Français en Russie.*

LA TOURNÉE 2014

15.06 **Moscow**, PapaFest, Museon park and CHA (Central House of Artists)

16.06 **Korolev** (Moscow region), CDK im. Kalinina

17.06 **Aleksandrov** (Vladimir region), Tsvetaeva Museum

18.06 **Tula**, State Philharmonic Hall

19.06 **Ryazan**, Fontan

20.06 **Electrostal** (Moscow region), DK im. Vasilieva

21.06 **Nizhny Novgorod**, Water Stage

22-23.06 **Cheboksary**, « Rodniki Rossii » festival

24.06 **Samara**, « Prazdnik Muziky » festival

25.06 **Ufa**, yakutov Park

26.06 **Izhevsk**, « Open City » festival

27.06 **Perm**, « Rock-Line » festival

28.06 **Yekaterinburg**, 2nd « EverJazz » festival

29-30.06 **Aurora resort** (Chelyabinsk region)

01.07 **Tyumen**, Philharmonic Hall

03.07 **Novosibirsk**, Campus

04.07 **Barnaul**, State Philharmonic Hall

05.07 **Novokuznetsk**, « Helicon » Governor's Jazz Club

06.07 **Kemerovo**, KemGU Concert Hall

07.07 **Achinsk**, City Culture Hall

08.07 **Zheleznogorsk** (Krasnoyarsk region), City Culture Hall

11.07 **Baikalsk** (Irkutsk region), Moto Festival 2014.

12-13.07 **Ulan-Ude**, « Voice of Nomads » festival

16.07 **Angarsk** (Irkutsk region), « Berloga XL »

17.07 **Irkutsk**, « Berloga »

18.07 **Kansk** (Krasnoyarsk region), DK

19-20.07 **Dzerjinskoye**, « Zhelezny Felix » festival

21.07 **Krasnoyarsk**, State Philharmonic Hall

22-23.07 **Moscow**, Alexey Kozlov Clu

LE PROGRAMME

Mad Kluster - **France**

Vasco Trilla & Angel Ontalva - **Espagne**

Marc Egea - **Espagne**

Leo Abrahams Chris Vatalaro - **UK - USA**

Dennis Rea - **USA**

Schnellertollermeier - **Suisse**

Dario Elia - **Italie**

Eyot - **Serbie**

Asea Sool - **Georgie**

Sine Seawave - **Russie**

Udi Shlomo - **Norvège**

Jorma Tapio and Janne Tuomi - **Finlande**

KAOS Protokol - **Suisse**

Drugoye Delo / Happy 55 - **Russie**

Simon Spies Trio - **Suisse**

Alyssa - **France**

Authentic Light Orchestra - **Suisse - Arménie**

Hellmüller-Risso-Zanolli trio - **Suisse - Italie**

Maksim Anukhin - **Russie**

À écouter

Mad Kluster : Vol. 1 (IMR)

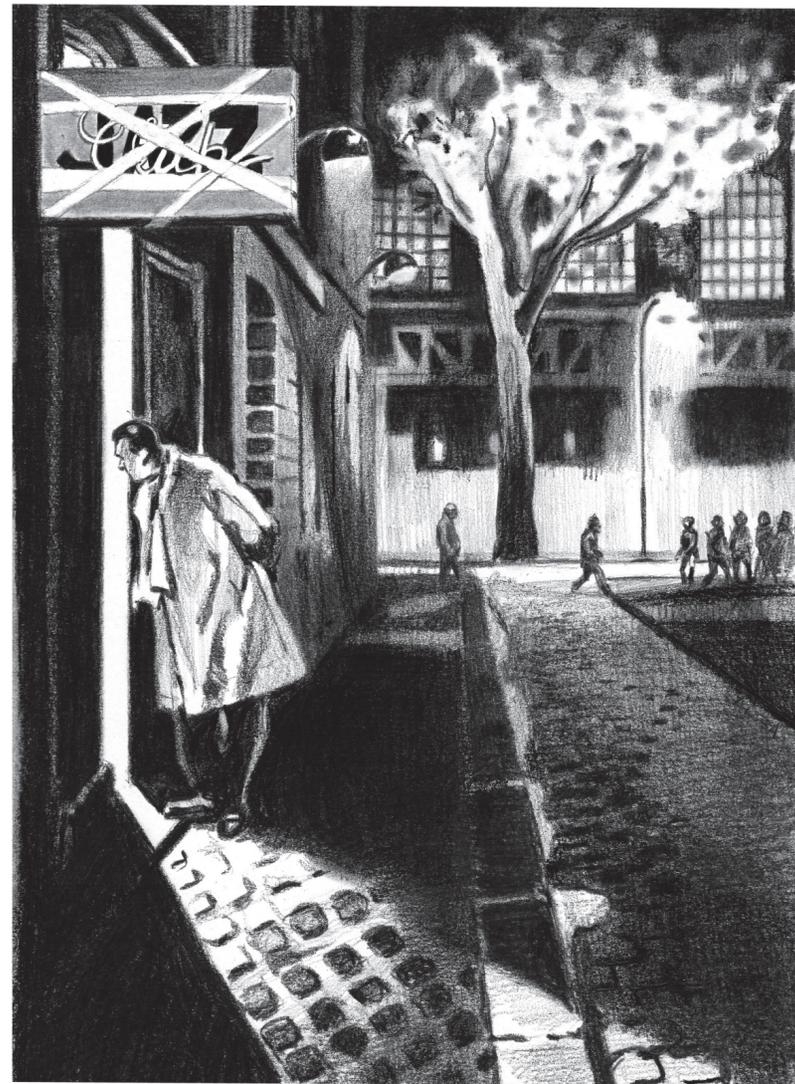
DES LIEUX À OUBLIER

Texte de Yves Hermès . Illustration de Thierry Alba

Yves Hermès, noctambule parisien éprouvé, nous adresse une liste au jet des lieux magnifiques « à oublier »... pour mieux se souvenir ?

Le Marchand de Sable
Les Temps du Corps
Atelier Richard Morice
Plateforme
Les Voûtes
Kobe
Le Placard
La Java
Souffle Continu
Le Zorba
Espace en Cours
La Miroiterie
Théâtre 347
Confluences
Ackenbush
La Maroquinerie
Atelier Tampon
Galerie Limitis
Chantiers
Trashvortex
Le Chinois
Le Carreau du Temple
Le New Morning
Mains d'Œuvres
Treize
La Rotonde de Choc (salle noire)
28 rue Dunois
Atelier du Plateau
Instants Chavirés
Agora
Le Lavoir moderne
La Dynamo
Fondation Boris Vian
La Générale
Batofar
L'Ermitage
Le Nouveau Casino
Galerie Hus
La Guillotine
Bimbo
Galerie en Marge

La Chapelle Salpêtrière
Atelier Polonceau
Galerie Immanence
Naxos Bobine
Olympic
Jazz@Home
BPI Beaubourg
Le Rigoletto
Collège des Bernardins
Les Dimanches de l'Impro
Le Kibélé
Les Soirées du Ruisseau
Médiathèque Marguerite Duras
Auditorium Musée d'Orsay
Garage Mu
Le Cithéa
Vanilla Café
Le Dreher
Péniche Opéra
Le Petit bain
Atelier Martel
La Suite
Les Falaises
Le Tunnel
Le Duc des Lombards
Le Monte en l'Air
Fabrique 70
Le Miroir
Centre Culturel Suisse
La Taverne des singes
À l'improviste (Radio France)
La Fenêtre
Le Proscénium
Le Paradis
L'Arc (Mam)
La Fondation Suisse
La Villa
Le Bataclan
Maison de l'Argentine
(Cité Internationale)
L'Échangeur



La Marguerite
Le Chat qui pêche
Auditorium du Musée du Louvre
Auditorium du Musée d'Histoire naturelle
La Machinante
Spoutnik
Le Petit Balcon
Église Saint-Merri
Théâtre sur le pavé
La Marbrerie
Campus
Le Palais des Glaces
L'Atmosphère
Cac Brétigny
Atelier Jérôme Saunier
Le Bouillon Belge
Espace B
Point Éphémère
La Fabrica'son
Le Totem
Campagne Première
L'Étoile du Nord
La Vache Bleue
Les Établissements
Phonographiques de l'Est
Laboratoire d'Aubervilliers
Alfarabista
Le Studio
Les Sept Lézards
Maison Populaire de Montreuil
Institut Italien
Le Riverbop
L'Ancienne Brasserie Bouchoule
Le Chiquito
Apsara
Comète 347
La Société des Curiosités
Le Zèbre
Le Cirque Électrique
Espace des Arts sans Frontières

Pixi
Les brochures à l'ancienne
Jazz Unité
Le 104
Palais de Tokyo
Le Chat Noir
Glazart
Musée Zadkine
Le théâtre Mouffetard
Babilo
Espace Culturel Bertin Poirée
Centre Culturel Américain
L'Archipel
Église Saint-Bernard
Église Ménilmontant
Z'Avant-Garde
Pavillon Jaune
Les Combustibles
Les Cantines de l'Atelier
La Chapelle des Lombards
La Halle Saint-Pierre
Galerie G
Scopitone
Monument inachevé à Beethoven
(Bois de Vincennes)

Tous ces lieux
Dans cette ville et ses alentours
Qui n'en finissent de succomber
Des passions impérieuses y vinrent semer le désordre
Les plus grands y grisèrent nos soirées
Nous fûmes tout au plus quelques dizaines à y nourrir
nos nuits de rencontres
Enfiévrées sans cesse renouvelées
L'oubli s'en mêlera
Qui
Prendra le relais ?

Le 18 octobre 2014

OÙ EST LA MUSIQUE ?

Texte de Jean-Louis Wiart . Illustration de Jeanne Puchol

Oser dire que « la musique n'est rien ». C'est pourtant sous ce titre provocateur que des écrits sortis de quelques interviews d'un chef d'orchestre fameux ont été réunis pour composer une sorte de manifeste⁽¹⁾. Il s'agit du Roumain Sergiu Celibidache qui nous a quittés en 1996. Le titre peut d'ailleurs être facilement mal interprété, car le propos de l'auteur n'est en fait nullement de nier l'importance de la musique, mais simplement de confirmer qu'elle n'existe pas « matériellement ». Avec un talent d'impréca-teur, au moins égal à celui de son compatriote Cioran au-quel il fait souvent penser, Celibidache nous assène dans cet ouvrage un certain nombre de vérités qui peuvent ne pas sys-tématiquement rencontrer l'adhésion immédiate du lecteur, mais sont néanmoins de nature à ébranler les consciences.

Pour celles et ceux qui ne sont pas familiarisés avec le parcours et l'univers de ce chef d'orchestre, rappelons simplement qu'après de sérieuses études de mathématiques, de philoso-phie et de musique, il hérita tout jeune trentenaire, de l'Or-chestre Philharmonique de Berlin. Nous étions au sortir de la Deuxième Guerre mondiale, et la raison profonde était moins liée à ses mérites pourtant déjà évidents, qu'à « la mise au vert » (de gris évidemment, pardon de n'avoir pu résister, soyez assu-rés que cela ne se reproduira plus) du titulaire indiscutable, l'immense Furtwangler dont il était l'assistant ; on reprochait en effet à ce dernier une fréquentation estimée sans doute quelque peu déplacée avec l'administration nazie. Jusqu'au retour en grâce du titulaire officiel, Celibidache donna ainsi plus de quatre cents concerts, obtint de grands succès, mais par ses exigences et son comportement autoritaire se mit à dos un nombre suffi-samment important d'officiels et de musiciens de l'orchestre, pour ruiner ses chances d'occuper définitivement le poste. Au départ de Furtwangler, c'est donc un certain Herbert Von Kara-jan qui lui fut préféré. Décision au passage assez cocasse quand on sait qu'après-guerre des musiciens de renom comme Isaac Stern et Itzhack Perlmann refuseront de se produire avec lui en concert pour des raisons identiques à celles qui avaient justifié l'éloignement de Furtwangler.

Génie, gourou, charlatan ? Les épithètes ne manquèrent pas, tout au long de son parcours, pour définir un homme qui, par ses éclats, ses postures, notamment dans son rôle d'ensei-gnant, avait plus d'une ressemblance avec un Jacques Lacan. Dans le déroulement de sa carrière, son refus de sacrifier à toute notion d'enregistrement n'était en quelque sorte rien d'autre que la mise en application de la fameuse formule de Sartre à propos du jazz et qui voulait qu'à l'instar des bananes, cette musique soit appelée à se consommer exclusivement sur place. Il convient néanmoins de préciser que d'autres raisons infiniment moins fantaisistes intervenaient pour étayer son rai-sonnement. Celibidache considérait en effet que le concert était par excellence le lieu où se produisaient un certain nombre de phénomènes d'ordre acoustique et psychologique « vécus dans l'instant » qu'il était impossible de reproduire et ce pour une raison simple : l'auditeur d'une salle de concert est « condi-tionné » différemment. Cette situation fait par ailleurs égale-ment de lui un acteur, même s'il est avant tout celui qui subit. Dans un beau livre⁽²⁾, Michel Schneider, qui sait par ailleurs de quoi il parle, nous rappelle que devant la musique, il ne faut pas perdre de vue que l'auditeur est avant toute chose en posi-tion d'analysé et non d'analyste.

À part quelques rares séances au tout début de sa carrière il a donc fallu attendre la mort du chef roumain pour que puissent paraître nombre de concerts enregistrés avec la Philharmonie de Munich dont il assura la direction musicale pendant près de vingt ans. Dans l'intervalle, il est certainement devenu le chef le plus piraté de la planète, parfois même à la tête d'orchestres plus ou moins « improbables ».

Où est la musique ? disait-il. Où est la huitième symphonie de Mahler ? Avant lui, d'autres avis, tout aussi autorisés, avaient attiré notre attention sur bien des mystères concernant ce domaine. Fauré n'aimait-il pas rappeler « que l'écriture musicale et son audition entraînaient un désir de choses inexistantes ». La musique n'est pas de nature statique souligne Celibidache, elle n'existe pas comme un état d'être défini. Elle est constam-



ment en devenir sans jamais accéder à une forme d'existence. Au passage, rappelons que Malher n'hésitait pas à affirmer que tout était dans la partition sauf... l'essentiel, ce qui rejoint de manière imparable la recommandation de Miles avec son « *Don't play what's there, play what's not there* »⁽³⁾. La partition ne représente donc finalement qu'une sorte de sténographie dont l'utilisation permet de faire vivre la musique. Appelant Héraclite à la rescousse (avec cette notion surprenante « d'harmonie inapparente ») et Husserl (en se livrant à une approche phénoménologique de la musique), il nous dit qu'elle n'a rien à voir avec les notes, celles-ci n'étant qu'un véhicule qui transporte une substance étrange qui ne fait que passer.

Il mettait constamment en garde contre les « effets » qui créent selon lui une richesse fictive et laissent derrière eux 40% des choses qui se passent effectivement dans l'espace so-nore où la musique est véritablement jouée. La définition de ce qu'est le tempo est par ailleurs constamment martelée. « *Maître, pour ce passage, quel est le tempo ?* » demandait-il inlassablement à Furtwangler pour n'obtenir généralement pour toute réponse qu'un « *Je ne sais pas. Tout dépend de la manière dont ça sonne.* » Il précise toutefois que la musique n'est pas non plus le son, un son qu'il faut de toutes façons impérativement « transcender ». Au passage, et à l'intention des musiciens, tous genres confondus, qui considèrent comme une fin en soi de trouver « leur » son, Celibidache pose une question simple qu'il convient de méditer : quel type de message peut bien transmettre le son ? Dans un remarquable entretien avec Jonathan Cott⁽⁴⁾, Léonard Bernstein affiche d'ailleurs les mêmes réserves vis-à-vis de cette culture du son dont même les musiciens médiocres nous rebattent les oreilles. Mieux, Celibidache nous assure même qu'en dépit d'une sonorité ingrate, des orchestres d'un niveau très moyen peuvent produire de la vraie musique (ce qui a dû rassurer un Gavin Bryars dont le fameux Porthmouth Orchestra recrutait volontairement des musiciens maîtrisant plus ou moins bien leur instrument). Ajoutons qu'il affirme qu'il n'y a pas de réalité physique du tempo et que les indications sur ce sujet n'ont aucun sens. Il rappelle que Bach n'a jamais consigné la moindre indication de ce type sur ses partitions, et n'hésitait pas à affirmer que celui qui n'était pas capable d'identifier le tempo à la lecture de la phrase musicale, ferait mieux de s'abstenir de jouer.

De manière quasi-systématique, il adoptait des tempi assez lents au risque d'être parfois jugés très exagérés (sa version de la huitième symphonie de son cher Bruckner dure plus d'une heure et demie soit pratiquement trente minutes de plus que bon nombre d'interprétations). Il avançait cependant pour justifier ce choix une raison majeure, en précisant que la lenteur était pour lui la seule façon de saisir les nuances.

On peut difficilement nier que la lenteur favorise une mise en valeur de la véritable richesse, sachant *a contrario* que la vitesse ne permet pas de restituer donc par voie de consé-quence de donner à entendre, la complexité. Pratiquement aucun de ses élèves n'a fait carrière à l'exception de la remarquable Zahia Zouani à la tête de phalanges pour le moment encore modestes. Comme si le souci d'exigence qu'il transmettait à son auditoire rendait ce dernier à jamais inapte à rechercher la lumière ; rien plutôt que d'être un imposteur ? Ses contempteurs diront que ce constat n'est guère surprenant, tant il fut sans doute difficile de s'épanouir dans un climat d'apprentissage où le caractère impossible de l'enseignant [c'est un euphémisme] a tendance à « casser » quelque peu l'élève. Il y eut d'ailleurs en son temps un article du regretté Jacques Drillon pour dénoncer un comportement jugé pour le moins excessif. À ses yeux, toute célébrité ta-pageuse dégageait un parfum de scandale, et bon nombre de « vaches sacrées » en ont fait les frais. Un Von Karajan, qui fut l'une de ses cibles favorites, voyait son travail avec la Philharmonie de Berlin être gratifié de la délicieuse notion de « Coca-cola sound » !!! J'évoquais plus haut le nom de son compatriote Cioran et je pense à son « *Si vous voulez goûter à la saveur des choses, abandonnez toute notion de carrière ou de destin* ». Peut-être est-ce au plan philosophique un début de réponse pour un homme qui, s'en tenant à sa seule vérité, s'accommodait parfaitement d'un parcours solitaire et avait épousé par ailleurs depuis de nombreuses années une religion comme le bouddhisme.

L'irruption d'un Celibidache dans ces pages est-elle incongrue ? Voilà bien le genre de question que l'on peut se poser avant d'éteindre. À mon humble avis, non. Parce que privilégier la musique « vivante » le rapproche sensiblement de l'esprit du jazz. En outre, refuser d'épouser les conventions en vigueur et d'admettre une bonne fois pour toutes l'ordre établi, constituent des attitudes qui ne sauraient détonner dans ce journal. Il est clair que l'exercice n'est pas de tout repos, mais un Simon Leys qui, au siècle dernier résista lui aussi à bien des idées reçues, nous a donné une précieuse indication en disant que « *penser à contre-courant, était un courage nécessaire, pour se sauver de la dégradante servitude d'être l'enfant de son temps.* » Par ceux qui courent, et vu le nombre de sujets concernés, c'est devenu selon la formule, une ardente obligation. Courage à toutes et à tous !

Le 17 octobre 2014

(1) Édité chez Actes Sud
(2) *Musiques de nuit* (Éditions Odile Jacob)
(3) Ne joue pas ce qui est là, joue ce qui n'est pas là
(4) *Diner avec Lenny* (Éditions Christian Bourgois)

QUESTION DE RÉVERB'

Conversation entre **Etienne Brunet** et **Jason Weiss**
Illustration de **Laurel**



Etienne Brunet et Jason Weiss aiment à converser dans les volutes électroniques entre Paris et New York. L'un est musicien initiateur de *La légende du Franc Rock & Roll, de Postcommunism atmosphere* ou de *B / free / bifteck*, l'autre est critique musical, auteur de *Always in Trouble - An Oral History of ESP-Disk, The Most Outrageous Record Label in America*, ouvrage important pour comprendre une maison de disques essentielle à notre histoire. Tous deux partagent une passion pour Steve Lacy qu'ils ont exprimée, Etienne Brunet dans l'album *TIPS (Homage to Steve Lacy)* et Jason Weiss avec le livre *Steve Lacy: Conversations*

Etienne Brunet : Y a-t-il toujours du bruit et de la fureur à New-York ? Ici, à Paris, le bruit gagne mais la fureur est absente. Bon, on cause musique. J'utilise pour mixer une célèbre réverbération, l'Altiverb qui modélise numériquement la résonance de lieux spécifiques, la Cathédrale de Chartres, Le Konzerthaus Vienna Mozart Hall, des cavernes sauvages et mille lieux dont le Club Tonic à New-York. C'est un club de jazz tout petit, non ?

Jason Weiss : Du bruit et de la fureur à New-York ? Sans doute, mais pas autant qu'avant, question de fric et à cause de la bien connue division des classes. Je pense à ceux qui sortent pour une soirée *on the town* en allant dans les grandes boîtes comme le Blue Note, le Village Vanguard, Iridium, Dizzy's Club Coca Cola (à Lincoln Center, fief de Wynton Marsalis et ses confrères), des lieux où on se dépense cinquante dollars par personne ou bien plus.

Tout cela est situé à Manhattan, moi je n'y vais presque jamais parce que je ne dépense pas autant d'habitude et il n'y a presque personne que j'ai envie de voir à ce prix. Par contre, il y a un tas de petites boîtes où le prix est de dix, quinze dollars, ou même vingt et on peut y voir des talents inouïs et entendre une musique plus risquée, par exemple au Stone dans le Lower East Side (qui remplace depuis plus de cinq ans le Tonic, fermé à cause d'une hausse de loyer, je crois), ou dans plusieurs endroits de Brooklyn (Roulette, Barbès, Douglass Street Music Collective, Shapeshifter Lab, etc.). Souvent, je ne sors pas de Brooklyn, tellement le choix y est vaste. De plus, énormément de musiciens habitent ici, à Brooklyn, même si les loyers sont devenus plus chers qu'avant...

Par rapport à la résonance du Tonic, je ne me souviens plus. Rien de particulier, je crois, sauf que parfois il n'y avait pas de chaises et avec le sol en ciment, il devait y avoir une forte résonance.

EB : Même les configurations virtuelles vieillissent et ne correspondent plus à rien. Le Tonic existe seulement comme « preset » de réverbération pour studio. Je te joins la documentation donnée par le logiciel. Je ne sais plus où je crèche. Je clique sur Facebook, je tombe sur un vieux film de Peter Bull au milieu de mille trucs sur tous les sujets, interview et musique du sextet de Steve Lacy. Ils sont encore tous jeunes ! C'était à l'époque de la cybernétique, des gros ordinateurs de bureaux, bien avant la généralisation des micro-ordinateurs dans la vie de tous les jours. A Paris comme à New-York, il y a des gens partout, dans les trains, les métros, les rues, les magasins, les hyper-marchés, les voitures, les restaurants chics, les bureaux de chômage et d'aide sociale, partout la foule sauf dans les salles de concert de musique créative. Géolocalisation : je demande à mon téléphone où je suis. Il me conseille d'aller écouter n'importe quoi mais surtout pas un concert de free. J'apprends les nouvelles technologies tellement je suis effrayé par le présent. Je me disperse. En ce moment, j'étudie « Pure Data », très sérieux. C'est balaise et passionnant, un peu comme l'abstraction du carré d'une improvisation de Derek Bailey multipliée par une composition de Varèse projetée en lumière par un vidéo jockey dans une boîte d'électro. Une programmation de la liberté, ce qui est contradictoire tout du moins dans mon propos. D'une certaine façon, à l'heure de la technologie ultra-rapide et généralisée, je suis, comme tout le monde, présent simultanément partout et radicalement absent.

JW : J'ai été écouter le Rova Saxophone Quartet il y a neuf mois à Berkeley. Larry Ochs me disait un peu la même chose. Où est passé le public de la musique « créative » ? Il se demandait où sont les jeunes surtout, ceux de moins de quarante ans. Je les vois aux concerts ici à Brooklyn, mais la majorité du public est plutôt constituée de gens plus âgés qui écoutent cette musique après avoir écouté beaucoup d'autres styles ! Très peu de musiciens « créatifs » peuvent vivre de leur activité. Dans ce contexte, être musicien est héroïque ou kamikaze.

En tout cas, la musique offre une sorte de présence immédiate et éphémère, encore plus avec le monde actuel où tout nous tire vers cette radicale absence. J'ai téléchargé ton *White Light* sur Bandcamp, hier soir. Fascinant, je ne l'ai pas écouté depuis longtemps. C'est tellement riche de textures, sorte de happening de l'esprit (de chaque artiste). Chaque pièce est distincte. Maintenant je télécharge *Aller Simple (Paris)*, que je n'avais jamais entendu. J'aime toujours ces mixages que tu fais de plusieurs sources et tendances, tant pis s'ils énervent les puristes. J'aime aussi voir les liens que tu trouves entre la musique roumaine et le jazz, une évidence, comme nous le savons. Mais le fait de mettre tes disques à la disponibilité de tous en ligne est une stratégie qui semble inévitable. C'est ça ou

rien, il me semble ! De toute façon, les jeunes ne veulent plus d'objets disques. Mais, peut-être que le grand défi est de savoir comment faire pour qu'une infime partie de l'immense trafic du réseau passe par nos portes... sinon, on reste comme autant de villages perdus, ignorés, malgré leur parfum singulier et séduisant.

EB : Quand j'étais jeune, je croyais en l'universalité des free jazz, rock psychédélique et funk. Un schéma calqué sur la musique classique : la grande musique et la petite, double merde. Maintenant tout est mondial, le free jazz est devenu une musique de niche : couché comme tout le monde, ligoté avec des hyperliens. J'aime ton idée de village isolé, c'est à l'opposé du village global de McLuhan. A Paris comme à New-York, nous résidons dans les villages perdus de la musique créative indépendante, accessibles seulement par des chemins escarpés, isolés du monde au milieu du bordel ambiant. Il n'y a ni aéroports ni autoroutes, ni publicité pour accéder aux jazz groove et anti-groove.

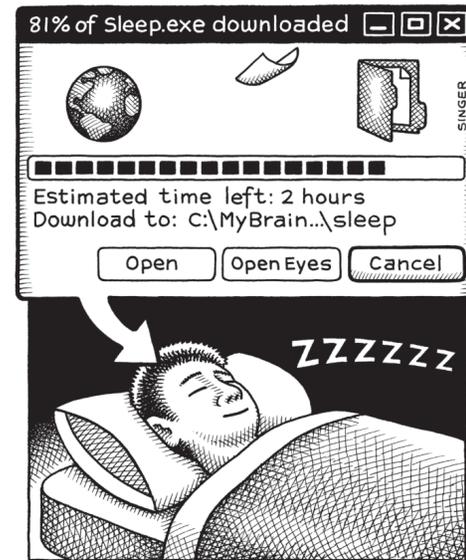
J'ai tiré la conséquence de mes idées : le message, c'est la disparition du médium, la disparition du CD. J'ai remasterisé en haute définition pour Bandcamp, sur Internet, cinq de mes anciens disques dont je suis le producteur. Je suis content qu'ils te plaisent. Une nouvelle révolution est en marche avec HTML 5 : la possibilité de télécharger en haute qualité grâce à une bande passante ultra-large. Du coup je suis en train de sortir du traumatisme qu'a été pour moi la disparition accélérée du support disque et la généralisation du Mp3, le format chewing-gum. Je suis heureux que quelques centaines de personnes puissent écouter mes disques à travers le monde alors qu'à l'époque du CD, je n'étais la plupart du temps jamais distribué dans le circuit des disquaires dominé par les majors. Par contre, il faut posséder de solides connaissances en HTML si l'on veut se défendre sur les réseaux sans l'aide de personne. J'aime toujours l'objet disque, surtout les rééditions des années passées, des splendides fleurs sur la tombe de la musique créative matérialisée par l'objet du désir. Puis de suite, surgit un autre problème : les platines laser sont toutes pourries et ne fonctionnent plus après 2 ou 3 ans d'existence. Les consortiums en arrêtent la fabrication. On est baisé ! Mais la créativité continue pendant les travaux virtuels et dématérialisés.

JW : Le problème de la disparition du médium, c'est courant chez les écrivains aussi. Avoir le CD ou le livre en main, c'est l'évidence que le travail, la recherche, le résultat existe, bien avant la question du public. Et bien avant, peut-être, la question de vendre ce produit. En tant que collectionneurs aussi, nous voulons que nos produits se trouvent sur les mêmes étagères que tant d'autres. Sur les ondes virtuelles, c'est un autre sentiment, les œuvres n'existent que dans un fichier tout aussi virtuel. Néanmoins, comme tu dis, la créativité continue, malgré tout. Il se peut que ces villages perdus soient un rêve, en fait, un lieu où on peut jouer, créer, écrire, sans arrière-pensée. Sans s'inquiéter du cheminement difficile pour le faire connaître dans le monde comme œuvre. Là où on connaît d'abord le plaisir de faire, *in the moment*. Le grand monde est tellement loin de nos villages perdus que même l'angoisse d'y arriver est loin. Mais le plaisir et l'art, il n'y a que ça, enfin...

Du 8 décembre 2014 au 13 janvier 2015

À écouter
disponible aux Allumés du Jazz
Etienne Brunet : *White Light*
(Saravah SHLWL - 2003),

À lire
Jason Weiss : *Always in Trouble - An Oral History of ESP-Disk, The Most Outrageous Record Label in America*
(Wesleyan University Press - 2012)



Lettre ouverte à **M. Bernard Cazeneuve** et **Mme Christiane Taubira**

Madame, monsieur,

Si je prends le temps de vous écrire aujourd'hui, c'est pour tenter de vous livrer un sentiment qui est non seulement le mien, mais également celui d'un certain nombre de citoyens de ce pays.

Je vous écris aujourd'hui parce que ce matin du 29/12/14, je n'ai pas réussi. Je n'ai pas réussi à me dire que le ton employé par ce policier, à 9h40 au métro Bobigny Pablo-Picasso, à l'encontre de cet homme qu'il contrôlait, était normal et approprié. Je n'ai pas réussi à trouver cela normal dans le cadre du métier exercé par ces trois policiers (deux hommes et une femme). Je n'ai pas réussi, mais je n'ai rien dit, je n'ai rien fait, je venais d'arriver, je ne connaissais pas la situation. Je n'ai pas réussi à ne pas m'inquiéter de l'évolution de cette même situation quand la femme du groupe de policiers s'est adressée à un homme qui regardait la scène, comme s'il était un moins que rien, comme s'il n'était pas censé être là, ce jour, comme s'il ne devait pas regarder ce qui se déroulait sous nos yeux et qui, immanquablement attirait nos regards. Je n'ai pas réussi, et l'homme non plus. Quand, moins de 2 minutes plus tard, ce Monsieur se fait plaquer violemment contre le mur, je n'ai pas réussi à comprendre. Je n'ai pas réussi à trouver cela normal dans le cadre inscrit par la loi. Cette loi que nous devons tous respecter, tous. Je n'ai pas réussi, d'autant que là, j'avais assisté au début de la scène. Je n'ai pas réussi à trouver cela compréhensible que cet homme qui était là, comme tant d'autres, à 9h45 du matin, soit violemment plaqué contre un mur parce qu'il assiste, impuissant, à une scène de contrôle. Je n'ai pas réussi à croire que cet homme entravait les forces de l'ordre dans l'exercice de leur fonction. Je n'ai pas réussi à faire comme si cet étalage de violence était normal et acceptable, non, je n'ai pas réussi. Alors que faire ? Tourner les talons ? Reprendre sa route ? Ignorer ce qui se passe sous nos yeux ? Que faire ? Je n'ai pas réussi à me dire que ma vigilance quotidienne ne concernait pas aussi les forces de l'ordre, je n'ai pas réussi à me dire qu'ils étaient des êtres humains infailibles, et qu'il ne fallait pas être vigilant aussi à leur endroit. J'ai essayé d'ignorer ce triste spectacle. J'ai essayé, durant une poignée de secondes... Et je n'ai pas réussi non plus.

Je n'ai pas réussi à ne pas m'adresser à cette femme policière, qui était un peu écartée de la scène, et à lui dire, le plus calmement du monde que je trouvais tout cela un peu excessif. Les êtres humains, quand ils sont mis face à face, dans certaines situations, se retrouvent confrontés à leurs propres limites. La policière, détentrice de la force et de l'ordre, elle n'a pas réussi. Elle n'a pas réussi à me répondre comme si j'étais un être humain, doté d'un cœur, et d'une conscience, et d'une certaine idée de la dignité. Elle n'a pas réussi à ne pas me considérer comme quelque chose que je ne pourrais décrire ; une espèce de masse informe sans contour ni volonté propre, sans réflexion, sans âme peut-être.

Violence verbale... encore. Ensuite, tout est allé très vite, je n'ai pas réussi à leur dire que je les filmais par mesure de précaution, parce que j'ai eu peur, très peur même, que les choses dégénèrent pour le monsieur plaqué au mur, je n'ai pas réussi à leur dire non plus que ma mémoire téléphonique était pleine et que je n'avais quasiment rien pu prendre. Je n'ai pas réussi à comprendre, quand le policier, celui qui plaque les hommes contre le mur, m'a demandé de présenter mes papiers en refusant de m'indiquer le motif, alors que je le lui demandais. Je n'ai pas réussi à comprendre pourquoi j'ai été poussé à distance de mon sac, resté au sol, je n'ai pas réussi à me faire comprendre quand, après avoir enfin entendu le motif du contrôle d'identité à mon encontre, j'ai dit que je voulais accéder à mon sac, afin de me prêter à ce contrôle. Je n'ai pas réussi à être clair... Je n'ai pas réussi à trouver ça normal que ce policier m'attrape violemment à la gorge...

DE L'IMPUISSANCE DU CITOYEN...

Texte de **D' de Kabal** . Illustration d'**Andy Singer**

Escalade dans la violence. Je n'ai pas réussi à trouver normal de ne pas pouvoir respirer, tandis qu'un autre policier tentait de me faire une clé de bras. Ceux qui n'ont jamais connu de confrontation physique ardue, ont sûrement du mal à imaginer comment cela peut être violent d'avoir un homme armé, à votre gauche, qui essaye de vous tordre le bras, tandis qu'un autre, face à vous et armé également, vous saisit à la gorge.

Là, je ne vais pas réussir... Je ne vais pas réussir à vous décrire la violence d'une telle scène. Je n'ai pas réussi à me dire que tout ceci n'était pas disproportionné. Je n'ai pas réussi à garder mon calme, puisqu'on voulait me nuire physiquement, en m'empêchant de respirer, en effectuant une torsion sur mon bras, je n'ai donc pas réussi à me laisser faire. Je n'ai pas réussi à penser que j'étais en droit de répliquer par la violence, je n'ai pas réussi à faire autre chose que de me dégager de cette pression intolérable, j'ai écarté les bras de mes assaillants, je me suis dégagé de leur étreinte douloureuse. Je n'ai pas réussi à être violent à l'égard de ces policiers. Je n'ai pas réussi à perdre mon sang froid, Dieu merci. Ensuite ? Ensuite, j'ai été très mauvais et je m'en veux : je n'ai pas réussi à esquiver le jet puissant de gaz lacrymogène qui s'est présenté à 15 cm de mon visage. Je n'ai pas réussi à essuyer mon visage avec mon t-shirt puisque j'étais menotté la seconde qui a suivi, je n'ai pas réussi à empêcher les larmes brûlantes de couler sur mon visage, puisque la seconde d'après j'étais fauché par l'arrière, tombant de tout mon poids sur le dos. Je n'ai pas réussi à savoir si j'avais été projeté au sol avant le passage des menottes ou après, j'avoue qu'à ce moment-là, tout était confus et flou. Je n'ai pas réussi à déterminer lequel des deux ingrédients, le gaz lacrymogène ou la colère, brûle le plus le visage.

Je suis sorti après 7 heures de garde à vue.

Si j'ai pris le temps de vous écrire, c'est parce que ce soir, je ne réussis pas à me dire que j'ai mal agi et que les policiers étaient dans leur bon droit. Je ne réussis pas à me dire que demain, je reprendrai le métro, et que si je vois une scène similaire, je devrai passer mon chemin, et faire comme si une telle violence venant des forces de l'ordre est justifiable. Je ne réussirai pas. J'ai été rappelé à l'ordre, j'ai été mis en garde à vue. Je ne sais pas si l'histoire va en rester là, je vous écris pour vous dire que ce n'est pas mon sort, qui aujourd'hui, me préoccupe. Je vous écris parce que j'aimerais savoir qui va se charger de rappeler à l'ordre ces policiers qui considèrent les citoyens de ce pays comme des moins que rien, comme des gens qui peuvent être molestés et humiliés en public ? Qui va se charger de dire à ces policiers-là que la vigilance de citoyens envers d'autres citoyens est à encourager et non l'inverse ? Quel message est envoyé aux habitants de ce pays quand, en se rendant sur leur lieu de travail, ils sont témoins d'histoires comme celle-ci ? La démarche de criminalisation de la vigilance citoyenne me laisse perplexe, et je ne suis pas le seul. Chaque citoyen serait un criminel potentiel ? C'est une mauvaise piste je pense. Par contre, chaque policier devrait répondre de ses actes de violence à l'encontre des citoyens et nous sommes très nombreux de cet avis.

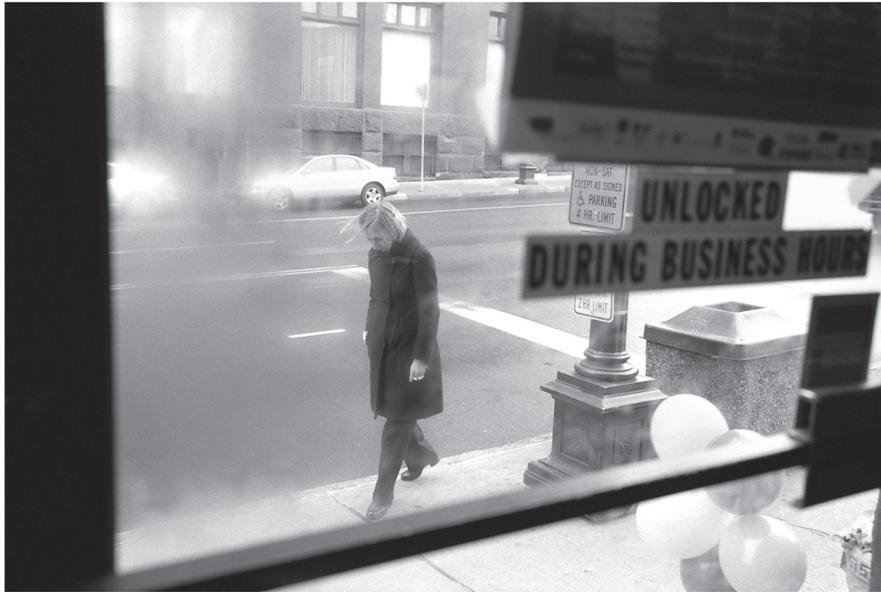
Si vous prenez connaissance de ce courrier, c'est qu'il aura énormément circulé, ce qui, je pense, saura vous alerter sur l'urgence de traiter la façon dont la Police Nationale cohabite avec les habitants de ce pays. Vous comprendrez que nous n'attendons pas une réponse sur les institutions déjà existantes, mais une prise de position de votre part, M. Cazeneuve, Mme Taubira, officielle, ferme et intransigeante sur ces questions primordiales.

Alors à Suivre ?
Merci de m'avoir lu.
Merci de nous avoir lus.

D' de Kabal, Le 30 décembre 2014

À écouter
disponibles aux Allumés du Jazz
D' de Kabal : *La théorie du K.O.* (Chief inspector)
D' de Kabal : *Le Petit chaperon en sweat rouge* (Riposte)

La comédienne Nathalie Richard.
Festival Minnesota sur Seine. U.S.A.,
le 21 octobre 2006
Photo : Sergine Laloux



Nathalie Richard, en solo dans *Nuits Blanches* de Haruki Murakami au Théâtre de l'œuvre (Paris), fait partie des *Chroniques de résistance* de Tony Hymas aux côtés de Desdama, Elsa Birgé, Frédéric Pierrot, Journal Intime (Sylvain Bardiau, Matthias Mahler, Frédéric Gastard), François Corneloup, Peter Hennig (nato)



Maggie Nicols avec Joëlle Léandre
au Festival Jazz à Mulhouse,
le 26 août 2005.
Photo : Guy Le Querrec / Magnum Photos

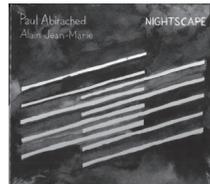
Toujours un grand plaisir de retrouver Maggie Nicols, révélée en 1968 dans le Spontaneous Music Ensemble de John Stevens, héroïne de l'indispensable libération des femmes dans un milieu encore trop masculin (Feminist Improvising Group, Contradictions). Aujourd'hui, on peut aussi l'entendre avec Denis Charolles et David Chevallier dans le magique *Magique* (Jazzdor).

NOUS AVONS BESOIN DE CE DISQUE !

« *I need that record !* » Nom d'un microsillon abréuvé ! Ils sont quelques-uns à porter la note haute et répondre à vos attentes dans leurs boutiques dont il serait temps de comprendre l'importance essentielle et sociale (voir page 13). La musique ne saurait être réduite à un technogadget, elle est notre sève (vous marrez pas, c'est vrai !). Alors, on cherche et on écoute et si possible pas chacun dans son coin ! Point Show à Limoges (page 12), Les Mondes du disque à Poitiers (n° 31 du journal des Allumés du Jazz), le Souffle Continu à Paris (n° 31), l'Amap à Arles (n° 30) ou notre bonne boutique des Allumés du Jazz au Mans comme d'autres disquaires (et parfois libraires) aussi enthousiastes qu'admirables, résistent par (on ne se lasse pas de le redire) « *leurs conseils, leurs goûts, leur talent, leur endurance, leur finesse et leur espoir en un monde meilleur où la musique a sa vraie place* ». Si vous ne pouvez vous procurer ces disques près de chez vous, alors les Allumés du Jazz seront heureux de vous les adresser.

Vous pourrez appliquer soit la méthode 1984, en vous rendant sur le site (<http://www.allumesdujazz.com>), soit la méthode 1884, en utilisant votre belle plume et en remplissant le bon de commande de la page 26.

PAUL ABIRACHED / ALAIN JEAN-MARIE
NIGHTSCAPE
RAIN 1404



Jean Abirached (g),
Alain Jean-Marie (p)
15 €

ARFI / CMTRA
BABEL ORKESTRA -
CHANTS À L'AIR LIBRE
AM058 - DOUBLE ALBUM



Jean Aussanire (as),
Jean-Paul Autin (saxes, fl),
M. Boiton (perc), O. Bost (tb),
J.F. Charbonnier (tuba),
P. Charbonnier (tb, voc),
G. Grenard (tp), C. Gibert (bcl),
Christian Rollet (perc),
E. Vagnon (bs), M. Doré (voc)
Musiciens du quartier :
I. Baqaj (voc, shifetelia),
Y. Kizilkaya (voc),
M. Akkaya (voc, saz),
M. Degbevi (voc),
I. Houbiri, N. Mohamad,
M. Saïd, T. Bacar, AM. Saïd
(fl, perc, voc) et les musiciens
de l'atelier Orchestre
de la Duchère
18 €

BAILEY / LÉANDRE / LEWIS / PARKER
28 RUE DUNOIS
JUILLET 1982
FR - CD 06



Derek Bailey (g),
Joëlle Léandre (b),
George Lewis (tb),
Evan Parker (ts, ss)
12 €

PASCAL BERTHELOT
MUSICA DELLA LUCE
Œuvres d'Ivan Fedele
CUICATL-YAN.002



Pascale Berthelot (p)
23 €

RENÉ BOTTLANG / ANDY MCKEE
AUTUMN IN NEW YORK
AJM024



René Bottlang (p),
Andy McKee (b),
Oliver Lake (as), Vic Juris (g),
Billy Hart (dm)
15 €

DENIS CHAROLLES / MAGGIE NICOLS / DAVID CHEVALLIER
MAGIQUE
JAZZDOR 0001/2



Denis Charolles (dm, perc,
objets), Maggie Nicols (voc),
David Chevallier (g)
15 €

KEYVAN CHEMIRANI / ANNIE EBREL / MARYAM CHEMIRANI / HAMID KHABBAZI / SYLVAIN BAROU / JACKY MOLARD
AVAZ
INNA11417



Keyvan Chemirani
(perc, daff, santour),
Sylvain Barou (fl),
Annie Ebrel (voc),
Maryam Chemirani (voc),
Hamid Khabbazi (târ),
Jacky Molard (alto, b)
15 €

CIRCUM GRAND ORCHESTRA
CIRCUM GRAND ORCHESTRA - 12
CIDI1401



Jean-Baptiste Perez (as, fl),
Julien Favreuil (saxes, fl),
Christophe Rocher (bcl),
Christian Pruvost (tp),
Aymeric Avice (tp, bugle),
Aymeric Motury (bugle, voc),
Sébastien Beaumont (g),
Ivann Cruz (g),
Stefan Orins (p),
Nicolas Mahieux (b),
Christophe Hache (b),
Jean-Luc Landsweert (dm),
Peter Orins (dm)
12 €

ISABELLE CIRLA / JOËL TROLONGE
SUITES INSOLITES
FRACTALDUO2



Isabelle Cirila (bcl),
Joël Trolonge (b)
15 €

MARC COLSON / YVES ROUIL
SÉRINELLE
PL BLANC 007



Marc Colson
(textes et musique),
Yves Rouil
(lytaturro, musique)
12 €

COAX ORCHESTRA
LENT ET SEXUEL
COAX026C01



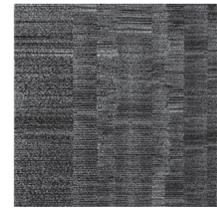
Antoine Viard (saxes),
Aymeric Avice (tp, perc),
Julien Desprez (g),
Simon Henocq (g),
Romain Clerc-Renaud (kb),
Xuan Lindenmeyer (b),
Rafaëlle Rinaudo (harpe
électrique), Yann Joussein (dm),
Peter Orins (dm)
12 €

SÉBASTIEN COSTE / BÉNAÏT ACHIARY / JULIEN DESPREZ / EDWARD PERRAUD
EARTHLY BIRD
QR021419/1



Sébastien Coste (ss),
Bénaït Achiary (voc),
Julien Desprez (g),
Edward Perraud (dm)
15 €

ÉRIC-MARIA COUTURIER / EMMANUELLE SOMER / HENRI ROGER / BRUNO TOCANNE
PARCE QUE !
IMR 005



Eric-Maria Couturier (cello),
Emmanuelle Somer
(cor anglais, hautbois),
Henri Roger (p),
Bruno Tocanne (dm)
15 €

ALBAN DARCHE
PERCEPTION
INSTANTANÉE
J2060



Marie-Violaine Cadoret (vin),
Didier Ithursarry (acc), Nathalie
Darche (p), Sébastien Boisseau
(b), Christophe Lavergne (dm),
Matthieu Donarier (ts), Sylvain
Rifflet (ts, clarinette), François
Ripoche (ts), Alban Darche (as)
15 €

THOMAS DE POURQUERY
SUPERSONIC
THOMAS DE
POURQUERY
SUPERSONIC PLAY
SUN RA
QR0201418



Amaud Roulin (kb, voc), Edward
Perraud (dm, perc, él, voc),
Frederick Gallay (b, él, voc),
Fabrice Martinez (tp, bugle,
tuba, perc, voc), Laurent
Bardaine (ts et baryton, perc,
voc), Thomas De Pourquery
(as, ss, voc, theremin, melodica,
perc), Jeanne Added (voc)
15 €

JULIEN DESPREZ
SNAP
COAX023SNA1



Julien Desprez (elg),
Yann Joussein (dm),
Clément Edouard (él, kb)
12 €

JULIEN DESPREZ
ACAPULCO
COAX021ACA1



Julien Desprez (elg)
12 €

HAMID DRAKE / PHILIPPE CHAMPION
LE CHANT DES PIERRES
MAR010



Hamid Drake
(dm, frame drum, voc),
Philippe Champion (tp, voc)
15 €

BENJAMIN DUBOC
ST. JAMES INFIRMARY
IB22



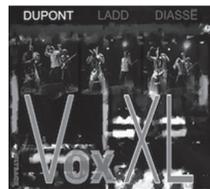
Benjamin Duboc (b)
15 €

JOZEF DUMOULIN / THE RED HILL ORCHESTRA
TRUST
J2065



Jozef Dumoulin (kb),
Ellery Eskelin (ts),
Dan Weiss (dm)
15 €

DUPONT / LADD / DIASSÉ
VOXXL
UTK 1003



Mike Ladd (voc),
Ibrahima Diassé (tassou, tama),
Hubert Dupont (elb),
Hervé Samb (g),
Naïssam Jalal (fl),
Maxime Zampieri (dm),
Djengo Hartlap
(live sound design)
15 €

L'EFFET DE FOEHN
VARIATIONS SUR LES
VARIATIONS GOLDBERG
CAN2014-1



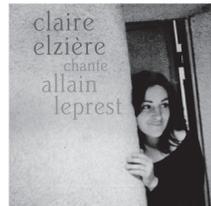
Gérard Chagnard
(as, soprano, traitements
informatiques),
Guillaume Grenard
(tp, b, cadre de sérigraphie,
programmation, arr),
Thibault Martin
(vib, cadre de sérigraphie),
Sylvain Nallet
(cl, arbre à bouteilles etc.),
Nicolas Pellier (dm, jouets),
Hélène Péronnet (vln, voc),
Eric Vagnon
(as, bs, cadre de sérigraphie)
15 €

EMLER / TCHAMITCHIAN / ÉCHAMPARD
SAD AND BEAUTIFUL
RJAL397018



Andy Emler (p),
Claude Tchamitchian (b),
Eric Echampard (dm)
15 €

CLAIRE ELZIÈRE
CLAIRE ELZIÈRE
CHANTE ALLAIN
LEPREST
SHL2135



Claire Elzière (voc),
Dominique Cravic
(g, choeurs, ukulélé, banjo),
Fay Lovsky (timple, choeurs),
Mohammed El Yazio (mandole),
Khireddine Medjoubi
(darbouka, choeurs),
Grégory Veux (p, choeurs),
Jean-Philippe Viret (b, choeurs),
Tania Zoppi (choeurs),
Jean-Michel Davis (vib),
Bertrand Auger (arr cl),
Hervé Legeay (g),
Mathilde Febrer (vln),
Sanseverino (voc),
Zé Luis Nascimento (perc),
Silvano Michelino (perc),
Mieko Miyazaki (koto),
Pierre Barouh (voc),
Daniel Colin (bandonéon)
15 €

DANIEL ERDMANN / CHRISTOPHE MARGUET
TOGETHER,
TOGETHER !
AB016



Daniel Erdmann (ts),
Christophe Marguet (dm)
15 €

ERDMANN / LE BRAS / TCHAMITCHIAN
DE L'ESTAQUE
AUX GOUDES
VE 1401-09



Francis Le Bras (p),
Daniel Erdmann (saxes),
Claude Tchamitchian (b)
15 €

FARM JOB
HOKKAÏDO RUSH
PL041



Robin Fincker (ts),
Julien Touery (p),
Maxime Delporte (b),
Fabien Duscombs (dm)
12 €

VIOLETA FERRER / RAYMOND BONI
FEDERICO GARCIA
LORCA
FR - CD 02



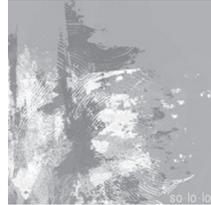
Violeta Ferrer (voc),
Raymond Boni (g, hca)
12 €

KLAUS FILIP / DAFNE VICENTE-SANDOVAL
REMOTO
P213



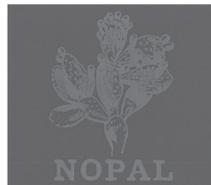
Klaus Filip (sinewaves),
Dafne Vicente-Sandoval
(basson)
15 €

THIBAUT FLORENT
SO-LO-LO
AM6



Thibault Florent (g)
15 €

JEAN-MARC FOUSSAT / SIMON HENOCQ
NOPAL
FR-CD03



Jean-Marc Foussat
(synth AKS, voc),
Simon Henocq (g)
12 €

FRED FRITH / MICHEL DONEDA
FRED FRITH / MICHEL
DONEDA
1440



Michel Doneda (ss, soprano),
Fred Frith (elg)
15 €

GARBOWSKI-CRUZ
QUARTET
RASHOMON EFFECT
IMP 002



Macej Garbowski (b),
Ivann Cruz (g),
Sonny Heiniälä (ts, fl alto),
Peter Orins (dm)
15 €

SYLVAIN GIRO
LE LAC D'EUGÉNIE
ONE 23 1 14-3



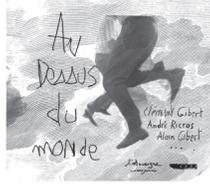
Sylvain GirO (voc, vln),
Julien Padovani (kb, acc),
Jean-Marie Nivaigne (dm),
Erwan Martinerie (cello),
Erwan Hamon (fl),
Laurent Rousseau (g)
15 €

GEOFFROY GESSER / ROMAIN CLERC-RENAUD
BRIBES
COAX 018BR11



Romain Clerc-Renaud (p, kb),
Geoffroy Gesser (ts)
15 €

ALAIN GIBERT / CLÉMENT GIBERT / ANDRÉ RICROS
AU DESSUS DU MONDE
AM057



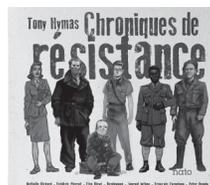
Michel Barbier (tb),
Eric Brochard (b, voc),
Clémence Cognet (vln, voc),
Clément Gibert (as, cl),
Jacques Puech
(cabrette, chabretou, voc),
André Ricros (récit, voc),
Christian Rollet (dm, perc)
15 €

DIDIER ITHURSARRY / GEOFFROY TAMISER / JEAN-LOUIS POMMIER / FRANÇOIS THUILLIER
LA DANSE DU SOUFFLE
J2062



Didier Ithursarry (acc),
Geoffroy Tamiser (tp),
Jean-Louis Pommier (tb, voc),
François Thuillier (tuba)
15 €

TONY HYMAS
CHRONIQUES
DE RÉSISTANCE
nato 4469



Nathalie Richard (voc),
Frédéric Pierrat (voc),
Elsa Birgé (voc),
Desdama (voc),
Sylvain Bardiau (tp),
Matthias Mahler (tb),
Frédéric Gastard (bsax),
François Corneloup (bs),
Peter Hennig (dm, banjo),
Tony Hymas (p)
18 €

HYMN FOR HER
HITS FROM ROUTE 66
ONE 23 1 14-2



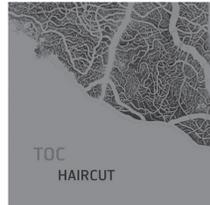
Lucy Tight & Wayne Waxing
(voc, boîte à cigare, g, vln,
banjo, dm...)
15 €

JOËLLE LÉANDRE / VINCENT COURTOIS
LIVE AT KESSELHAUS
BERLIN 08.06.2013
JAZZDOR 0001/1



Joëlle Léandre (b),
Vincent Courtois (cello)
15 €

JÉRÉMIE TERNOY / IVANN CRUZ / PETER ORINS
TOC HAIRCUT
CID11404/TAN029



Jérémie Terroy (elp),
Ivann Cruz (g),
Peter Orins (dm)
15 €

PETER KOWALD / DAUNIK LAZRO / ANNICK NOZATI
INSTANTS CHAVIRÉS
FR - CD 07



Peter Kowald (b),
Daunik Lazro (as, bs),
Annick Nozati (voc)
12 €

KRAKAUER'S
ANCESTRAL GROOVE
CHECKPOINT
LBLE6715



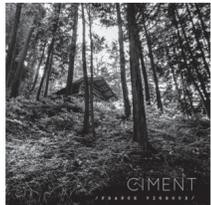
David Krakauer (cl),
Sheryl Bailey (elg),
Jerome Harris (b),
Michael Sarin (dm),
Keepalive (sampler),
John Medeski (orgue),
Marc Ribot (g),
Rob Curton (acc)
15 €

JOËLLE LÉANDRE / VINCENT COURTOIS
LIVE AT KESSELHAUS
BERLIN 08.06.2013
JAZZDOR 0001/1



Joëlle Léandre (b),
Vincent Courtois (cello)
15 €

FRANCK VIGROUX
CIMENT
DAC1973



Franck Vigroux (g)
15 €

JEAN-MARIE MACHADO / DAVE LIEBMAN / CLAUD STÖTTER / QUATUOR PSOPHOS
MEDIA LUZ
RJAL397020



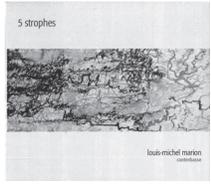
Jean-Marie Machado (p),
Dave Liebman (saxes),
Claus Stötter (bugle, tp),
Quatuor Psophos :
Eric Lacroux (vln),
Bleuenn Le Maitre (vln),
Cécile Grassi (alto),
Guillaume Martigne (cello)
15 €

THIERRY MARIETAN
KRISIS
PL040



Thierry Marietan (b, g),
Alexandra Grimal (ts),
Paul Wacrenier (p),
Karsten Hochapfel
(cello, g portugaise)
12 €

LOUIS-MICHEL MARION
5 STROPHES
KCR39



Louis-Michel Marion (b)
12 €

SERGIO MERCE
MICROTONAL SAXES
P114



Sergio Merce (saxes)
15 €

BILL MOBLEY
BLACK ELK'S DREAM
BG 1337



Bill Mobley (tp, bugle), Billy
Pierce (ts, ss), Stéphane
Guillaume (as, fl, bcl), Manuel
Rocheman (p), Phil Palombi (b),
Billy Kilsom (dm), Donald Brown
(p, kb), Maud Lovett (vln)
Orchestre d'Auvergne :
Maud Lovett, Harumi Ventalon,
Michel Thibon, Rodolphe Kovacs,
Marta Petrikova, Elisabeth
Rendova, Aurélie Chenille, Sorin
Voicu, Philippe Pierre, Robert
Mc Leod, Sandrine Martin (vln),
Etienne Tavatin, Thérèse
Lorrain, Isabelle Hemaiz, Cédric
Holweg (alto), Takashi Kondo,
Yaelle Quincaret, Hisashi Ono,
Julie Sevilla (cello), Laurent
Becamel, Alexandre Baile (b)
15 €

ITARU OKI
CHORUI ZUKAN
IB23



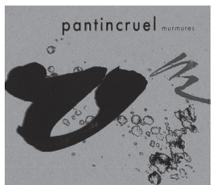
Itaru Oki (tp, bugle)
15 €

STEFAN ORINS TRIO
LIV
CID11402



Stefan Orins (p),
Christophe Hache (b),
Peter Orins (dm)
15 €

PANTINCROEL
MURMURES
PLKRAFT 038



Benoît Legoff (dm),
Frédéric Frérot (g),
Philippe Botta (saxes, fl),
Sylvain Frérot (b),
Thierry Lhvier (tb)
12 €

JEAN-LUC PETIT
MATIÈRE
DES SOUFFLES
IB27



Jean-Luc Petit (bs, cl b)
15 €

CÉDRIC PIROMALL / ANTOINE POLIN / OLIVIER THÉMINES
[QUIET]
J2058



Cédric Piromalli (kb),
Antoine Polin (g),
Olivier Thémines (cl)
15 €

HASSE POULSEN
THE MAN
THEY CALL ASS
DAS KAPITAL RECORDS CD
0466-6



The Man They call ass (voc, g),
Henrik S.Simonsen (b),
Edward Perraud (dm, él),
Gilles Olivési (soundscapes),
Claudia B. Poulsen (chœurs)
15 €

QUARTET BASE
LE DIAPASON
CID11403



Christophe «pher» Motury
(tp, voc),
Christian Pruvost (tp, saxhorn),
Sébastien Beaumont (g),
Nicolas Mahieux (b),
Peter Orins (dm, él)
15 €



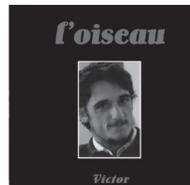
LE COIN DES VINYL

HÉLÈNE BRESCHAND
LES INCARNÉS
DAC20141



Hélène Breschand (harpes, voc)
15 €

JEAN-MARC FOUSSAT
L'OISEAU
FR - LP01



Jean-Marc Foussat
(synth AKS & VCS3, él,
guimbardes, appeaux,
jouets, voc)
12 €

MARTEAU ROUGE
UN JOUR SE LÈVE
FR - LP02



Jean-François Pouvros (g),
Jean-Marc Foussat
(VCS 111, voc),
Makoto Sato (dm)
12 €

RAMUNTCHO MATTA
MÉTÉORISMES
MAAT



Ramuntcho Matta (voc, g, trucs),
Yoann François (cello),
Simon Spang-Hanssen
(saxes, fl), Edgar Hemery
(dm, g), Mathias Durand (dm),
François Lexuan (mastering)
15 €

PETER ORINS
EMPTY ORCHESTRAS
LX006



Peter Orins (dm, él)
15 €

QUARTET BASE
LE DIAPASON
CID11403 _ BRLP02



Christophe «pher» Motury
(tp, voc),
Christian Pruvost (tp, saxhorn),
Sébastien Beaumont (g),
Nicolas Mahieux (b),
Peter Orins (dm, él)
15 €

Les Allumés du Jazz n°33 est une sacrée publication gratuite à la périodicité diablement aléatoire // Rédaction 2 rue de la Galère 72000 Le Mans – T 02 43 28 31 30 - www.allumesdujazz.com - e-mail : all.jazz@wanadoo.fr // Abonnement gratuit à la même adresse (pensez à signaler vos changements d'adresse // Dépôt légal à parution // La rédaction n'est pas toujours responsable des textes, illustrations, photos et dessins publiés qui engagent parfois la seule responsabilité de leurs auteurs qui ne doivent pas se sentir seuls néanmoins // La reproduction des textes, photographies et dessins publiés n'est pas possible sans avis préalable (même s'il est interdit d'interdire) // Imprimerie routage : IPS Z.A. du Chant des Oiseaux 80800 Fouillois // Secrétaire de rédaction : Valérie Crianière // Travaillistes associées : Christelle Raffalli, Cécile Salle, Virginie Crouail // Ont écrit dans ce numéro : Gérard Marais, Contran de Morteoutte, Albert Lory, Davu Seru, Maucicette Surdisse, Patrick Williams, JR 1/63, Gabriel Lecouvreur, Robert Packard, Thierry Mazaud, Raymond Vurluz, Pablo Cueco, Bruno Tocanne, Yves Hermès, Jean-Louis Wiat, Etienne Brunet, Jason Weiss, D' de Kabal, Workshop de Lyon // La réalisation est de Marianne T. // Les illustrations sont de Matthias Lehmann, Johan de Moor, Efix, Jazzi, Gabriel Rebuffello, Ramuntcho Matta, Cattaneo, Andy Singer, Laurel, Julien Mariolle, Zou, James, Pic, Sylvie Fontaine, Rocco, Marianne Thé, Nathalie Ferlut, Thierry Alba, Jeanne Puchol // Les photographies sont de Guy Le Querrec (Magnum) et Sergine Laloux

Les Allumés du Jazz : AA, Abalone, Ajmi, Alambik Musik, Amor Fati, Archiball, Arfi, Axolotl Jazz, Buda, Celp Musiques, Circum-Disc, Cismonte à Pumonti, Collectif Coax, Collectif Musique en Friche, DAC Records, Décalophonie, Elabeth, Emil 13, Émouvance, Évidence/LMD, Fou Records, Gimini, Grolektif, Grrr, Improvising beings, IMR Instant Music Records, In Situ, Innacor, Jazzdor, JIM A. Musiques, L'Arbre Canapas, La Buissonne, La Tribu Hérisson, Label Bleu, Label Forge, Label Usine, Laborie, Le Triton, Les Étonnants Messieurs Durand, Linoleum, Marmouzie, Melisse, Métal Satin Lutherie Urbaine, Musivi, nato, Onze heures onze, Petit Label, Poros Editions, Potlatch, Quark Records, Quoi de neuf docteur, RogueArt, Rude Awakening présente, Saravah, Sometime Studio, Space Time Records, Terra Incognita, Ultrack, Vandoeuvre, Vents d'Est, Vent du Sud, Wildscat, Yolk Records



QUATUOR BÉLA
PLIER-DÉPLIER
CUICATL-YAN.003



Julien Dieudegard (vln),
Frédéric Aurier (vln),
Julian Boutin (alto),
Luc Debreuil (cello)
15 €

RENZA BÔ
L'AMICALE DES SPHINX
PLKRAFT 039



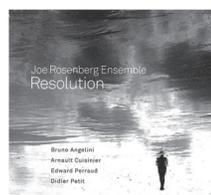
Antoine Simoni (b),
François Chesnel (p),
Guillaume Dommartin (dm),
Pierre Millet (tps),
Yann Letort (ts)
12 €

HENRI ROGER
PAROLE PLONGÉE
IMR 004



Benjamin Duboc (b),
Didier Lasserre (dm),
Henri Roger (p)
15 €

JOE ROSENBERG
ENSEMBLE
RÉSOLUTION
QR0201519



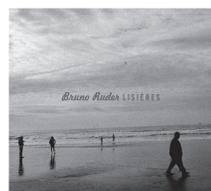
Joe Rosenberg (ss),
Edward Perraud (dm),
Didier Petit (cello),
Arnault Cuisinier (b),
Bruno Angelini (p)
15 €

JOE ROSENBERG /
FRÉDÉRIC BLONDY
ROUGE ET BLANC
QR0201620



Joe Rosenberg (ss),
Frédéric Blondy (p)
15 €

BRUNO RUDER
LISIÈRES
RJAL397019



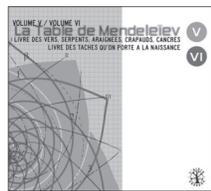
Bruno Ruder (p)
15 €

SONNY SIMMONS
LEAVING KNOWLEDGE,
WISDOM AND
BRILLANCE /
CHASING THE BIRD ?
IB25-26



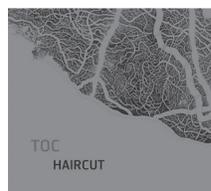
Sonny Simmons
(cor anglais, as, voc),
Bruno Grégoire (perc, voc),
Anton Mobin
(chambres préparées),
AKA_Bondage (g préparée),
nobodisoundz (remix ambient),
Michel Kristof
(elg, sitar, esraj, guembri),
Julien Palomo (synth, org, p)
55 €

LA TABLE DE MENDELÉÏV
VOLUME V / VOLUME VI
LIVRE DES VERS,
SERPENTS, ARAIGNÉES,
CRAPAUDS, CANCRES
LIVRE DES TACHES
QU'ON PORTE
À LA NAISSANCE
CAN2014-2 - Double Album



Christophe Gauvert (b),
Guillaume Grenard (tp),
Thibault Martin (dm),
Fred Meyer (g)
23 €

JÉRÉMIE TERNOY /
IVANN CRUZ /
PÉTER ORINS
TOC HAIRCUT
CIDI1404



Jérémie Ternoy (elp),
Ivann Cruz (g),
Peter Orins (dm)
15 €

TUSQUES / GRIMAL /
GUÉRINEAU
LA JUNGLE DU
DOUANIER ROUSSEAU
IB24



François Tusques (p),
Alexandra Grimal (ts),
Sylvain Guérineau (ts)
15 €

FRANCK VAILLANT
RAISING BENZINE
AB017



Antonin-Tri Hoang (as, bcl),
Julien Desprez (elg, effets),
Antonin Rayon (kb),
Franck Vaillant (dm, perc)
Invités :
Emmanuel Bex (org, vocoder),
Malik Mezzadri (fl, voc),
Maïa Barouh (fl, voc),
D' de Kabal (voc),
Mehdi Haddab (oud électrique),
Loy Erlich (goumbass),
Kolektif Alambik
(Alambik distillery pictures)
15 €

WIWEX QUARTET
« ÉQUIDISTANT »
860266



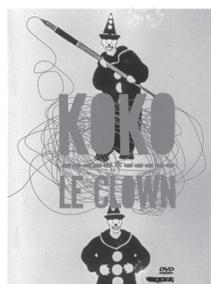
Doan Brian Roessler (b),
Nathan Hanson (ts, ss),
Mirtha Pozzi (perc),
Pablo Cuelco (zarb, perc)
15 €

WORKSHOP DE LYON
LETTRES À DES AMIS
LOINTAINS
AM059



Jean Aussanaire (saxes),
Jean-Paul Autin
(as, soprano, bcl),
Jean Bolcato (b, voc),
Christian Rollet (dm)
15 €

GUY VILLERD / JEAN
BOLCATO
KOKO LE CLOWN
AM055 DVD



Guy Villerd (ts, laptop),
Jean Bolcato (b, voc),
Thierry Cousin (son)
18 €



BON ANNIVERSAIRE ROGUEART !

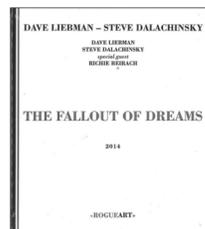


Nicole Mitchell avec l'Indigo Trio
Festival Banlieues Bleues, le 28 février 2006. Clichy -sous-Bois
Photo : Guy Le Querrec / Magnum Photos

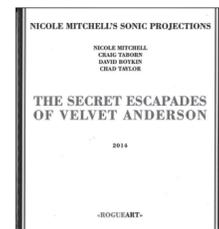
Vous avez bien sûr sans aucun doute remarqué en furetant dans les bacs des disquaires, les disques RogueArt, cette collection fort identifiable avec sa présentation très littéraire à laquelle vous n'aurez pas résisté. Et puis, vous aurez bien évidemment constaté qu'il s'agissait là d'un pan important des musiques qui se jouent depuis dix ans. RogueArt fête aujourd'hui son dixième anniversaire avec une cinquantaine de réalisations, autant de salves d'envergure fortes de liens et de lieux. Longue vie !



MICHEL EDELIN QUARTET
RÉSURGENCE
ROG-0049
Michel Edelin (fl),
Jacques Di Donato (bcl, ss),
Jean-Jacques Avenel (b),
Simon Goubert (dm)
15 €



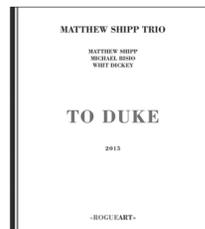
DAVE LIEBMAN /
STEVE DALACHINSKY
THE FALLOUT
OF DREAMS
ROG-0053
Dave Liebman
(ss et ténor, p, fl, dm),
Steve Dalachinsky (voc),
Richie Beirach (p)
15 €



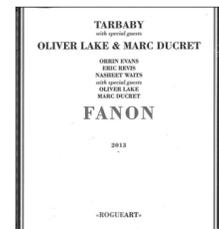
NICOLE MITCHELL'S
SONIC PROJECTIONS
THE SECRET
ESCAPADES OF
VELVET ANDERSON
ROG-0056
Nicole Mitchell (fl),
Graig Taborn (p, whurlitzer),
David Boykin (ts),
Chad Taylor (dm, g)
15 €



ROSCOE MITCHELL TRIO
ANGEL CITY
ROG-0061
Roscoe Mitchell (saxes, fl, perc),
James Fei (saxes, cl, perc),
William Winant (dm)
15 €



MATTHEW SHIPP TRIO
TO DUKE
ROG-0060
Matthew Shipp (p),
Michael Bisio (b),
Whit Dickey (dm)
15 €



TARBABY / OLIVER LAKE &
MARC DUCRET
FANON
ROG-0048
Orrin Evans (p),
Eric Revis (b),
Nasheet Waits (dm),
Oliver Lake (as),
Marc Ducret (g)
15 €

BON DE COMMANDE

Allumés du Jazz
2, rue de la Galère 72000 Le Mans - France
www.allumesdujazz.com

Label	Artiste	Album	Référence	Prix	Quantité

NOM / PRÉNOM
 ADRESSE
 CODE POSTAL VILLE PAYS
 TÉLÉPHONE FAX MAIL
 FRAIS DE PORT* / NET À PAYER

*FRAIS DE PORT EN EUROS (forfait port et emballage) / France métropolitaine : 1 à 2 CD = 2,50 / 3 à 4 CD = 3,50 / 5 à 6 CD = 4,50 / 7 CD et plus = 7,50
 Europe : 1 à 2 CD = 3,00 / 3 à 5 CD = 5,00 / 6 CD et plus = 10,00
 Monde : 1 à 2 CD = 3,50 / 3 à 4 CD = 5,00 / 5 à 6 CD = 6,00 / 7 CD et plus = 15,00

Soulevons-Nous !



CATTANEO

POLICE DE PROXIMITÉ

Textes du Workshop de Lyon . Photographie de Guy Le Querrec / Magnum Photos



« Silence, on tue ».

Effectivement, ce pourrait être le titre d'un morceau qui manquerait à notre enregistrement *Lettres à des amis lointains*. Un morceau en forme de lettre lui aussi, envoyée à tous ceux que l'on menace, décapite, estropie, bombarde, brûle, torture, tue et déchiçète, souvent dans l'indifférence, de par le monde. Mais par contre pas un morceau de silence, ou alors il y aurait tellement à se taire qu'on ne jouerait plus jamais et ce serait bien triste.

Jean Aussanaire

Resté muet devant ce calicot imposé !...

« Silence, on tue » m'embarque dans la nouvelle de Keonid Nikolaïevitch Andreiev « Les sept pendus », texte inoubliable où tout se passe quelques heures avant l'aube fatidique de nos suppliciés... ils attendent sans se connaître dans la même cellule... dans ce noir épais, ça gamberge dans les têtes, comment ça se passe ?... mort rapide ?... après c'est comment ?... Ces visages fermés, soumis, angoisse étouffante de cette dernière nuit d'attente insupportable du déverrouillage des portes vers cette fin à venir, sans issue, tout va basculer...

Ce cliché au terrible slogan, fusant dans cette manif silencieuse... je joue plus, j'essaie de comprendre... je suis avec eux, je bloque les cordes.

Jean Bolcato

Je me souviens que lors d'une tournée du Workshop de Lyon en Amérique Latine, nous n'avions pas souhaité aller jouer au Chili à l'époque de Pinochet.

Mais, une fois arrivés en Argentine, un organisateur nous a dit :

« Au contraire, il faut aller soutenir les personnes qui vont se déplacer et profiter de votre venue pour se 'réchauffer' à votre concert ! »

Aujourd'hui je pense qu'il faut toujours, quand cela se présente, aller jouer là où les gens ont besoin d'occasions pour se retrouver, afin de ne pas se sentir abandonnés, oubliés, séquestrés.

Musique on existe.

Jean-Paul Autin

Cette image fait correspondre à la fois une époque et un présent.

En août 71 à New York, j'ai été en contact avec l'équipe du Bread and Puppet Theater qui était présente à Coney Island (à la fois grande plage populaire et parc d'attraction).

A partir de sa baraque où étaient proposés des spectacles politiques édifians, la démarche du B&P ne pouvait pas (comme sur la photo) s'appuyer sur la connivence avec un auditoire conquis et idéologiquement du même bord. Les gens étaient à Coney Island pour se divertir. Chaque intervention possédait une grande efficacité dramatique par le choix des images et des symboles ; pour toucher, convaincre et dénoncer, le propos était travaillé pour devenir limpide, drôle, et la caricature exacte et juste.

Pas d'évidence idéologique non critiquée... du talent et de la générosité.

Le but n'était pas toujours atteint, et le public parfois absent...

J'ai dû, là bas, quand j'ai joué, pratiquer une autre musique que celle que j'avais élue, ici, comme politiquement adéquate... Leçon profitable !

Christian Rollet

Post scriptum :

Ces textes ont été écrits avant le massacre sidérant perpétré à Charlie Hebdo. La pléthore de réactions publiques compassionnelles submergent à l'heure actuelle les analyses et les prises de conscience qui seront nécessaires. Abasourdis par l'actualité, les musiciens du Workshop de Lyon se sentent incapables d'en rajouter ni même de modifier en profondeur leurs commentaires de la photo de la manifestation suscitée par le tabassage à mort de Malik Ousseki par la police...



À écouter

disponible aux Allumés du Jazz

Workshop de Lyon :

Lettre à des amis lointains

(Arfi AM059 - 2014)